UNIV. OF ARIZONA
mn
Bernard, Tristan/Le petit cafe; comedie
3 9001 03951 6300

LE PETIT CAFÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, le 12 octobre 1911,
au Théâtre du Palais-Royal.

8741

Il a été tiré de cette pièce,
35 exemplaires de luxe numérotés à la presse :

5 exemplaires sur Japon, n° 1 au n° 5,
30 exemplaires sur Hollande, du n° 6 au n° 35.

TRISTAN BERNARD

Le Petit Café

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE, ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

Tous droits de traduction, de reproduction, de représentation
et d'adaptation réservés pour tous pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.
Copyright by Tristan Bernard 1912.

PERSONNAGES

PHILIBERT	MM. Germain.
ALBERT	Le Gallo.
VEAUCHENU	Lévesque.
BIGREDON	Mondos.
LE GÉNÉRAL DE KERKOADEC	Clément.
LE PLONGEUR	Palau.
PLOUVIER	Roze.
XAVIER	Champagne.
LE JOURNALISTE	Rochambeau.
GASTONNET	Louvigny.
PÉZARD	Robeau.
ARTHUR	Préval.
LE FACTEUR	Barral.
LE GÉRANT	Duvelleroy.
L'HUISSIER	Valot.
BOUZIN	Vanelli.
UN GARÇON	Périou.
LE SOMMELIER	Eygen.
JABERT	Joulin.
BÉRENGÈRE D'AQUITAINE	Mmes Madeleine Dolley.
EDWIGE	Marguerite Lavigne
ISABELLE	Camille Calvat.
LA CAISSIÈRE	Germaine Brasseur.
JACQUELINE	De Garal. / Garcia.
AGATHE	Simonne.
IRMA	De Vierville.
AMÉLIE	Saint-Marc.
UNE DAME	Siamy.
UNE AUTRE DAME	Mayrac.
L'HABILLEUSE	Vanyck.
UN SERGENT DE VILLE	MM. Valpré.
PREMIER CLIENT	Jean Guyon.
DEUXIÈME CLIENT	Demours.
TROISIÈME CLIENT	Jean.
QUATRIÈME CLIENT	Vinais.

15 Consommateurs, hommes et femmes. Chanteuses hongroises.

UNIVERSITY OF ARIZONA
842.89
B52

LE PETIT CAFÉ

ACTE PREMIER

La scène représente un petit café de modeste apparence. A droite, tout au premier plan, une porte donnant sur la cuisine et les dépendances du café. A droite, toujours, un peu plus haut que cette porte, un comptoir où est installée une jeune femme. Le café fait le coin de la rue. Le fond de la scène et le côté gauche sont censés donner sur la rue. A gauche, au fond, en pan coupé, l'entrée du café, assez spacieuse. Une autre petite porte donnant accès dans le café se trouve au fond à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

VEAUCHENU, *un très vieux monsieur de quatre-vingts ans environ,* LA CAISSIÈRE. *Au lever du rideau, une quinzaine de consommateurs sont en train de jouer aux cartes, aux dominos, aux dames, aux échecs. On entend des mots tels que : « Domino ! » « Je vous souffle! » « J'en demande! » « Il faut jouer ça! » « Le roi! » Une jeune femme assise à la caisse cause avec le vieux monsieur. Quelques instants après le lever du rideau, elle frappe sur un timbre, et tous les consommateurs se lèvent et sortent en courant.*

VEAUCHENU

Qu'est-ce qu'ils ont donc à se sauver comme ça ?

45131

LA CAISSIÈRE

Ce sont les employés des grands magasins « A la Porte des Ternes », vous savez, près du bureau des omnibus. Ils reprennent leur travail à deux heures. Alors c'est convenu que je dois les prévenir avec un coup de timbre, trois minutes avant : comme ça ils peuvent jouer jusqu'à la dernière minute.

VEAUCHENU

Et alors, ils se lèvent au milieu de la partie?

LA CAISSIÈRE

Oui, oui, c'est une convention. A partir du coup de timbre, les parties ne comptent plus. Il y en a même qui en profitent : quand ils sentent qu'ils sont pour perdre, eh bien, ils traînent, ils traînent jusqu'à tant que le coup de timbre arrive à sonner.

VEAUCHENU

Ça doit faire des disputes, ça?

LA CAISSIÈRE

Non, non, c'est pour l'un comme pour l'autre, n'est-ce pas? Ça fait partie du jeu.

VEAUCHENU

Ils ont l'air plutôt agréable, ces jeunes gens. Ils vous font bien un peu la cour?

LA CAISSIÈRE

Pensez-vous? Ils aiment mieux jouer aux cartes ou aux dominos...

VEAUCHENU

Ah! les jeunes gens d'aujourd'hui ne sont pas à la hauteur.

LA CAISSIÈRE

Et les vieux messieurs n'y sont plus... Je ne dis pas ça pour vous, monsieur Veauchenu...

VEAUCHENU

Ah! dame! Vous pourriez presque le dire : je commence à n'être plus de la première jeunesse, en tout cas... (*Un silence.*) Ça ne vous fatigue pas de rester comme ça toute la journée à votre caisse?

LA CAISSIÈRE

Oh! je ne reste pas tout le temps. Ainsi, tout à l'heure, je vais aller déjeuner avec mon mari, qui est gérant dans une brasserie, à deux pas d'ici, et, pendant ce temps-là, c'est la demoiselle du patron qui me remplacera.

VEAUCHENU

Elle est gentille, la demoiselle du patron?

LA CAISSIÈRE

Il n'y a pas à dire, elle est très jolie. Elle est surtout remarquablement élevée : piano, anglais, tout ce qui s'en suit. Le patron tient la main à ça, mais il veut aussi qu'elle vienne au comptoir, qu'elle l'aide dans son commerce, pour qu'elle n'ait pas trop de fierté... C'est que lui, n'est-ce pas, il a cinquante-cinq ans. Il aurait bien de quoi se retirer, mais il veut encore travailler. Ça ne l'empêche pas d'être tout le temps dans son café à surveiller... Et il n'a qu'un garçon avec lui : Albert. Vous attendez après lui pour payer votre consommation? (*Appelant.*) Albert! Il

est toujours dans un coin de la cuisine avec le petit officier.

VEAUCHENU

Le petit officier ?

LA CAISSIÈRE

Oui, le plongeur.

VEAUCHENU

Le plongeur ?

LA CAISSIÈRE

Celui qui lave les verres, les soucoupes, qui s'occupe de la pompe à bière, c'est l'ami d'Albert. Albert, voyez-vous, c'est un très bon garçon, mais il a un défaut, c'est qu'il est un peu distrait. Comment dites-vous, de ces oiseaux qui n'ont pas de cervelle ?

VEAUCHENU

Je vois ce que vous voulez dire : un moineau ?

LA CAISSIÈRE

Non, non... attendez...

VEAUCHENU

Une linotte ?

LA CAISSIÈRE

Non, non, ça n'est pas encore ça...

VEAUCHENU

Une linotte n'a pas de cervelle.

LA CAISSIÈRE

Ce n'est pas tout à fait ça... (*Appelant.*) Albert !... Il ne vient pas ! Enfin, monsieur, si vous voulez vous

en aller, vous n'avez qu'à me payer à moi le prix de votre consommation.

VEAUCHENU

Je m'en vais. Je vais à un comité. Au revoir, madame ! (*Il se dirige vers la porte.*)

LA CAISSIÈRE

Au revoir, monsieur. (*Le montrant du doigt.*) Étourneau !

VEAUCHENU, *se retournant.*

Qu'est-ce que j'ai fait ?

LA CAISSIÈRE

C'est le nom de l'oiseau que je cherchais.

VEAUCHENU

Ah ! bien !

(*Il va pour sortir, et se croise avec Isabelle qui entre.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, ISABELLE

ISABELLE

Tiens, monsieur Veauchenu ! Eh bien, merci ! Si je m'attendais ! Comment allez-vous, monsieur Veauchenu ? Vous ne me reconnaissez pas ?

VEAUCHENU

Non, mademoiselle.

ISABELLE

Je suis la petite ouvrière en journée qui venait chez madame votre fille... Isabelle.

VEAUCHENU

Ah! oui, oui, je me souviens!

ISABELLE

Ah! monsieur Veauchenu! Comme je suis contente de vous voir!... Vous allez bien prendre quelque chose avec moi?

VEAUCHENU

... C'est que j'ai un comité... Je vous dirai qu'on ne me voit pas trop souvent au café. Je suis venu aujourd'hui parce que j'avais un peu d'avance et que je n'avais pas pris mon café chez moi...

ISABELLE

Un comité de quoi, monsieur Veauchenu?

VEAUCHENU

Un comité d'encouragement au travail, mon enfant.

ISABELLE

Oh bien! il n'a qu'à attendre, votre comité!... Je serais si contente de vous offrir quelque chose! Mais ça vous déplaît, sans doute, de vous attabler avec moi?

VEAUCHENU, *poli.*

Pas du tout, mon enfant. Si je n'étais pas pressé...

ISABELLE

Restez tout de même un instant.

VEAUCHENU

Alors c'est moi qui veux vous offrir...

ISABELLE

C'est vous qui commencerez, je paierai la deuxième tournée... Asseyez-vous là, monsieur Veauchenu... (*Elle s'assoit contre le mur à une table au premier plan à gauche.*)

VEAUCHENU, *après une hésitation.*

Enfin!... (*Il s'assoit en face d'elle.*) Qu'est-ce que vous faites, maintenant, mon enfant?

ISABELLE

Oh! comme il dit ça sévèrement!... Oh! mais, vous n'êtes pas rigolo quand vous dites ça, monsieur Veauchenu! Mais je travaille!... Je crois bien que je travaille!

VEAUCHENU

Vous ne travaillez pas tout le temps?

ISABELLE

Souvent! Quelquefois, bien entendu, je viens au café pour voir des amis... avec qui je fais une partie et qui m'emmènent au théâtre.

VEAUCHENU

Enfin, la vie que vous menez n'est pas des plus régulières?

ISABELLE

Mais qu'est-ce qu'il vous faut, monsieur Veau-

chenu? Je vous assure que je mène une vie très régulière... à part que je fais la fête, mais c'est toujours avec des amis, et jamais avec des personnes que je ne connais pas... sauf, bien entendu, si je rencontre un type qui me plaît... qui me fait de l'œil. Mais, du moment qu'il me plaît, eh bien, c'est un ami !

VEAUCHENU

Enfin, je vois... (*Un temps.*) Ah ! que ça me fait de la peine ce que vous me dites !

ISABELLE

Pourquoi ça, monsieur Veauchenu ?

VEAUCHENU

Parce que j'aurais mieux aimé vous voir travailler que faire ainsi la fête... Vous ne savez pas où ça vous entraînera... La vie de travail, voyez-vous, c'est la plus sûre, et, au fond, quand on s'y habitue, c'est la plus gaie et la plus tranquille...

ISABELLE

Est-ce que vous jouez au jacquet, monsieur Veauchenu ?

VEAUCHENU *hausse les épaules.*

Evidemment, je sais jouer au jacquet. Mais ce n'est pas là la question. (*Hochant la tête.*) Jadis, vous gagniez votre vie si gentiment, pendant que vous étiez ouvrière en journée...

ISABELLE

Nous allons prendre le jacquet... parce que d'ici

qu'Albert arrive... (*Elle prend un jeu de jacquet derrière elle, près de la fenêtre.*)

VEAUCHENU

Mais, vous savez, je ne vais pas pouvoir jouer.

ISABELLE

Mais si, mais si! Une petite partie! (*Appelant.*) Albert!

LA CAISSIÈRE

Il va venir.

ISABELLE

C'est le garçon d'ici. Un numéro pas ordinaire!... Nous allons lui faire raconter son histoire... (*Appelant.*) Albert!

LA CAISSIÈRE

Eh bien, Albert! Voyons! (*Albert entre.*) Ce n'est pas malheureux! Où étiez-vous donc, Albert?

SCÈNE III

LES MÊMES, ALBERT

ALBERT

Où j'étais? Avec le patron.

LA CAISSIÈRE

Où était-il, le patron?

ALBERT

Il était avec moi. (*Allant à Veauchenu.*) Vous voulez peut-être consommer, monsieur?

ISABELLE

Eh bien, dites donc, vous vous faites attendre!

ALBERT

Oh! vous savez... moi... je finis toujours par venir... Qu'est-ce que vous prenez?

ISABELLE

Voyons, monsieur Veauchenu, qu'est-ce que vous prenez?

ALBERT

Comment, vous n'êtes pas encore décidés?

ISABELLE

Eh bien, dites donc?

ALBERT

Ce n'est pas un reproche, mais vous m'attrapez parce que je me fais attendre, et, quand j'arrive, vous ne savez pas ce que vous voulez prendre. Vous auriez bien pu penser à ça en m'attendant... D'ailleurs, vous savez, moi, ce que j'en dis! je ne suis pas pressé! Il est à peine deux heures de l'après-midi, nous fermons à minuit cinq... Et ce n'est pas ce que vous boirez qui me fera passer ma soif... (*Allant à la caisse.*) Vous voulez savoir ous'qu'est le patron?... Il est à la cave... en train de vendanger.

LA CAISSIÈRE

De vendanger?

ALBERT

Oui. La Seine a débordé un peu... Il vient de l'eau dans la cave... Quand l'eau vient dans la cave, elle se mêle au vin. Hier, on a reçu deux barriques ; aujourd'hui, nous en avons trois.

ISABELLE, *appelant.*

Albert ! Deux bocks !

ALBERT

Deux bocks ? Voilà ! Deux bocks... C'était la peine de réfléchir un quart d'heure pour demander ça !

LA CAISSIÈRE

Vous avez déjà déjeuné ?

ALBERT

Oui, à la cuisine.

LA CAISSIÈRE

Moi, je m'en vais retrouver mon mari pour déjeuner avec lui, aussitôt que mademoiselle sera descendue pour me remplacer.

ALBERT

Ah ! bien ! elle ne se presse pas, mademoiselle !

LA CAISSIÈRE

Qu'est-ce que vous dites ?

ALBERT

Je dis : Elle ne se presse pas, mademoiselle !

LA CAISSIÈRE

Vous dites ça avec un air ! Vous ne l'aimez pas ?

ALBERT, *au comptoir.*

Oh! ce n'est pas que je ne l'aime pas... C'est que je la déteste !... Vous la connaissez comme moi. Elle vous traite du haut des tours de Notre-Dame parce qu'on n'est que garçon de café et qu'elle est la fille du patron. Fille du patron, garçon de café, ça n'empêche pas qu'on est tous les deux dans la limonade... Pas vrai? (*Il prend un plateau.*) Tiens! comme c'est gentil de vous faire attendre quand elle sait que vous allez rejoindre votre pauvre mari... A propos, votre pauvre mari, vous ne voulez pas le tromper avec moi?

LA CAISSIÈRE

Oh! je n'y pense guère!

ALBERT

Alors, n'en parlons plus. Vous savez, si ça vous dit un jour... que ce ne soit pas la timidité qui vous arrête. Je suis un homme de bonne composition.

LA CAISSIÈRE

Qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Est-ce que vous n'avez pas déjà une bonne amie?

ALBERT

J'ai une amie? Qui est-ce qui a pu commettre cette indiscrétion-là?

LA CAISSIÈRE

C'est vous.

ALBERT

Ah! bon! Si c'est moi, je n'ai rien à dire.

LA CAISSIÈRE

Vous m'avez même raconté que vous l'aviez connue jeune fille...

ALBERT

Je vous ai raconté une chose pareille! C'est d'ailleurs exact. C'est une personne envers qui j'ai contracté des devoirs... Elle m'embête beaucoup.

LA CAISSIÈRE

Quel âge a-t-elle?

ALBERT

Elle n'est plus toute jeune.

LA CAISSIÈRE

Trente ans passés?

ALBERT

Dans ces eaux-là. Enfin, entre quarante et quarante-cinq.

LA CAISSIÈRE

Et c'est vous qui, le premier ?... (*D'un air d'incrédulité.*) Oh! oh!

ALBERT

Si vous croyez qu'on me fiche dedans comme ça?

LA CAISSIÈRE

Oh! la! la!

ALBERT

Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait : « Oh! la! la! »?

LA CAISSIÈRE

Les hommes me font rire... Vous n'êtes pas une

bête, certainement, mais vous êtes aussi poire que les camarades... Avec deux ou trois compliments bien placés, on vous ferait voir du pays.

ALBERT

Ne croyez pas ça, j'ai les pieds en dentelle !

LA CAISSIÈRE

Mais vous marchez tout de même.

ALBERT

En tout cas, je voudrais bien qu'Edwige m'en ait conté...

LA CAISSIÈRE

Edwige ?

ALBERT

Oui, Edwige... parce que si elle m'en avait conté, je ne l'aurais pas connue jeune fille... je n'aurais pas ce remords dans ma vie, je n'aurais pas de devoirs envers elle.

ISABELLE *à Albert.*

Eh bien, nos deux bocks ?

ALBERT

Voilà ! Voilà ! Jamais je ne me rappelle que je suis garçon de café... Il faut toujours que je fasse un effort de mémoire. (*Il apporte les deux bocks.*)

ISABELLE

Nous attendons depuis un quart d'heure !

ALBERT

Faut pas me gronder... Je suis infirme !

ISABELLE

Qu'est-ce que vous avez ?

ALBERT

Je marche doucement !... Ça m'est venu parce que j'ai été domestique chez un homme qui n'avait qu'une jambe... Alors, il s'achetait des bottines toutes faites, il me donnait toujours ses bottines du pied droit... Mon pied droit ne s'en trouvait pas mal, mais ça allait moins bien pour mon pied gauche... Il m'en est resté quelque chose dans l'allure... Et puis, j'ai une conformation un peu défectueuse : j'ai les côtes en long, je ne suis bien que sur le dos... Je n'étais pas fait pour être garçon de café...

ISABELLE

Mais vous n'avez pas toujours été garçon de café ? (*Elle pousse Veauchenu du coude.*) Ecoutez ça, monsieur Veauchenu...

ALBERT

Vous touchez à la partie bien triste de mon existence.

VEAUCHENU

Je vous demande pardon...

ALBERT

Oh ! à force de la raconter, ça m'est devenu tout à fait égal... Mon enfance s'est passée dans un château magnifique, dans un immense parc, avec des arbres des plus vieux et des plus grands. Il y avait plutôt

quelque chose comme pelouses : du vert, du vert qui n'en finissait pas, à croire que toute la terre était verte... Au milieu, une pièce d'eau, mais dix fois le lac d'Enghien, et du poisson, du poisson à la pelle, de la vieille carpe énorme, grosse comme un homme et dorée comme un maréchal... Moi, je courais dans le parc du matin au soir. J'étais élevé chez le jardinier du comte de Caspion, Caspion, de la vieille, vieille noblesse... Ça remonte, ça remonte dans la nuit des temps : ça va chercher Hugues Capet... Charlemagne, et ça ne s'arrête pas là, ça va encore plus au fond... Si vous aviez vu le salon et les portraits des ancêtres, des costumes de toutes les époques, un vrai bal masqué ! Et, au milieu de tout ça, le châtelain qui se baladait, et avec quelle allure ! Une bonne figure d'image à deux sous, et des cheveux blancs... non, soyons exact, des cheveux gris... (*Pénétré.*) Ce qu'il était respectable ! Ce qu'il était vénérable ! Croiriez-vous que ce vieux fourneau a été pris de l'idée idiote de s'en aller faire le tour du monde, pour explorer, qu'il a dit. Le résultat de cette exploration, c'est qu'on ne sait pas ce qu'il a pu devenir... Il y a cinq ans qu'il est parti... Pendant la première année, une lettre de temps en temps... Arrivé au moment où l'intendant du château n'a plus trouvé dans sa caisse l'argent nécessaire à mon entretien, j'ai dû venir me placer à Paris où, grâce à mon instruction, mon éducation, mon savoir-faire, mon intelligence, j'ai trouvé un e place de garçon de café ; d'établissement en é tablissement, je suis tombé ici, chez le père Phili-

bert... Vous voilà aussi savants que moi : vous connaissez mon histoire.

VEAUCHENU

Nous vous faisons causer : voulez-vous prendre quelque chose avec nous?

ALBERT

Oh! je n'aime pas la bière d'ici, mais, enfin, je ne veux pas vous désobliger. (*Il va à la caisse.*) Un bock, un! (*A la caissière.*) Je viens de gagner un bock en racontant ma vie... Dites donc, madame Mirmain, tout à l'heure, pendant que je me suis absenté, est-ce qu'Edwige n'est pas venue?

LA CAISSIÈRE

Qui est-ce ça, Edwige?

ALBERT

Eh bien, c'est mon amie, la chanteuse. Du moment, elle est chanteuse hongroise. Oui, c'est elle qui dirige l'orchestre des femmes hongroises à l'Exposition des Arts de l'Ameublement : le soir, elle va chanter avec ses sœurs...

LA CAISSIÈRE

Elle a des sœurs?

ALBERT

Elle a toujours des dames avec elle. Ce sont ses sœurs. Tantôt, c'est des Hongroises comme aujourd'hui, tantôt c'est des Russes, tantôt c'est des Siciliennes. Elle a de la famille dans toutes les parties du

monde, cette femme-là!... Le soir, elle chante avec ses sœurs dans les restaurants de nuit... Aussi, moi, je ne la vois que tous les quinze jours, et il y a déjà près de deux semaines que je ne l'ai pas vue. Je ne dis pas que le temps ne commence pas à me durer. (*Apparaît Edwige.*) Ah! zut! la voilà! (*Il va au fond et revient à la caisse*)

LA CAISSIÈRE

Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT

C'est elle.

LA CAISSIÈRE

Mais vous disiez que vous trouviez le temps long après elle?

ALBERT

Je ne suis pas content quand je ne la vois pas, mais je ne suis pas très content quand je la vois. C'est une femme qui m'aime.

LA CAISSIÈRE

Eh bien?

ALBERT

A la folie... Mais elle ne peut pas me voir sans me disputer. Pour qu'elle vienne me voir comme ça, au café, il faut qu'elle ait à me disputer... Je vais lui demander qu'est-ce qu'elle prend, mais c'est plutôt moi qui prendrai quelque chose.

LA CAISSIÈRE

Pourquoi vous dispute-t-elle?

ALBERT

J'en sais rien. Et elle non plus. Mais il faut qu'elle attrape le monde. C'est sa façon de vous aimer.

(*Entre Edwige.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, EDWIGE. *C'est une femme d'allure un peu exotique, d'une quarantaine d'années. Elle s'assoit à une table.*

EDWIGE

Garçon ! (*Albert s'approche timidement.*) Une liqueur !

ALBERT

Quelle liqueur !

EDWIGE, *à mi-voix.*

Je te hais !

ALBERT, *gêné.*

Oui, oui, je sais.

EDWIGE

Pourquoi est-ce que tu le sais ?

ALBERT

C'est-à-dire que je ne le sais pas. Mais quand tu... quand vous...

EDWIGE, *impérieusement.*

Quand tu...

ALBERT, *à voix basse.*

Quand tu...

EDWIGE

Plus haut!

ALBERT, *élevant très peu la voix.*

Quand tu...

EDWIGE

Pourquoi est-ce que tu ne me tutoies pas?

ALBERT, *montrant les consommateurs.*

Les gens...

EDWIGE

Eh bien, les gens? Je me fiche des gens! Et toi aussi. Mais tu as peur de la dame du comptoir...

ALBERT

Moi?

EDWIGE

Oui, toi!

ALBERT

J'ai peur de la dame du comptoir?

EDWIGE

C'est ta maîtresse.

ALBERT

Ah! bien, par exemple!

EDWIGE, *après réflexion.*

C'est la voix de l'innocence. Mais tu serais coupable,

que tu serais assez roublard pour prendre cette voix-là... Ecoute, je suis une femme très calme et très raisonnable. Mais, quand on m'affole, je ne vois plus clair, je finirai par... (*Elle fait le geste d'appuyer sur une gâchette.*) Aussi, fais bien attention de ne pas me tromper.

ALBERT

Oh ! je suis bien tranquille !

EDWIGE

Je n'aurai pas besoin d'une certitude. Un simple soupçon me suffira.

ALBERT

Qu'est-ce que vous désirez prendre ?

EDWIGE

Laisse-moi donc tranquille avec tes consommations ! Quand ma conversation le gêne, il me demande ce que je veux prendre. Quel triste individu !... Si je reste attachée à toi, c'est par une espèce de fatalité.

ALBERT

Merci.

EDWIGE

Merci de quoi ?

ALBERT

Je remercie la Fatalité.

EDWIGE

Je t'assure que si je pouvais me détacher de toi... Mais, pour le moment, je voudrais t'avoir tout à moi... Quel jour nous unirons-nous pour la vie !

ALBERT, *mollement.*

Oui, quel jour ?

EDWIGE

Je n'en sais rien encore. Actuellement, ta position est trop précaire. Je ne veux pas t'entretenir ! Tu accepterais !

ALBERT, *faisant un geste.*

Moi !

EDWIGE

Tu accepterais, mais pas moi. J'ai besoin de t'estimer. Pour le moment, vivons chacun de notre côté. Mais si ton sort s'améliore, si tu gagnes un peu d'argent, nous irons trouver un maire quelconque, et nous nous unirons pour la vie.

ALBERT, *pénétré.*

C'est entendu... Qu'est-ce que vous prenez ?

EDWIGE

Qu'est-ce que vous prenez? Qu'est-ce que vous prenez ? Il n'a que cette phrase-là à la bouche !

ALBERT

Dame ! je suis dans la limonade !

EDWIGE

Donne-moi... voyons, donne-moi... (*D'une voix sombre.*) un amer.

ALBERT

Voilà. (*Il va à la caisse.*) Un amer !

LA CAISSIÈRE

Eh bien, comment ça se passe-t-il?

ALBERT

Ne m'adressez pas la parole : elle me tuerait. (*La caissière rit.*) Ne riez pas : elle me tuerait. Tant qu'elle est là, je ne réponds plus de mon existence... (*Il apporte la consommation, verse l'amer, qu'il étend avec de l'eau.*)

EDWIGE

Bois d'abord !

ALBERT

Pourquoi?

EDWIGE

C'est ta maîtresse là-bas qui tripote dans toutes ces bouteilles. Je ne sais pas ce qu'elle a mis là-dedans. Bois d'abord, pour plus de sûreté. (*Albert trempe ses lèvres dans le verre, après avoir regardé autour de lui avec circonspection. Il boit et repose le verre sur la table.*)

ALBERT, *à Edwige.*

Vous ne buvez pas?

EDWIGE

Non, s'il y a quelque chose dans le verre, une seule victime suffira. (*Elle se lève.*) Quand est-ce que je te reverrai !

ALBERT

Je ne sais pas... Vous chantez toujours au pavillon du Bois?

EDWIGE

Jusqu'à minuit. Après cela, je rentre chez ma mère.

ALBERT, *à part.*

Étrange créature !

EDWIGE

Alors, tu me laisses partir?... Et tu ne me demandes pas quand je reviendrai?

ALBERT

Quand reviendrez-vous ?

EDWIGE

Je te hais ! (*Elle le regarde avec hostilité et sort.*)

ALBERT

Soit! (*Il revient à la caisse.*) Ça y est ! Vous pouvez me parler maintenant, je suis disponible.

LA CAISSIÈRE

Alors, elle vous cramponne, hein ?

ALBERT

Non. Elle m'aime. Ça me console un peu de n'être pas aimé... là-bas.

LA CAISSIÈRE

De qui ?

ALBERT

De deux ou trois personnes à qui je pense, dont je souhaite l'amour. Ça change tous les jours. Entre autres, une grue admirable que j'ai vue à Saint-Germain, du temps que j'étais maître d'hôtel au pavillon

Henri IV. Une belle femme qui m'a humilié... Elle m'a traité comme le dernier des derniers... sans me regarder... A partir de ce moment, je lui ai voué une adoration farouche... Mais n'en parlons plus. (*Il enlève l'amer. Bigredon entre et s'assied au fond.*) Voilà M. Bigredon qui entre... Mais il faut que je boive mon bock... (*A Veauchenu et à Isabelle.*) Je bois mon bock... (*Il le boit.*) A votre santé ! (*Il porte la soucoupe à la table de Veauchenu. A la caissière.*) Maintenant, donnez-moi le café crème de M. Bigredon... Il vient tous les jours à la même heure prendre son café crème... Et on voudrait que je ne sois pas las de cette vie monotone !... (*Il va à Bigredon avec la cafetière et le pot à crème.*) Monsieur Bigredon, voilà votre café crème.

SCÈNE V

LES MÊMES, BIGREDON, *puis* YVONNE

BIGREDON, *à Albert.*

Où est votre patron ?

ALBERT

Il n'est pas là !

BIGREDON

Allez donc le chercher. J'ai quelque chose à lui dire.

ALBERT

Je m'en vais à la cave... Il est à la cave. (*A la caissière.*) Je vais chercher le patron. Dites donc, est-ce que ça ne fait pas de mal, un verre de vin après un bock ?

LA CAISSIÈRE

Ça ne doit pas être très bon.

ALBERT

Je vais toujours essayer... Si le premier ne passe pas, je le pousserai avec un deuxième. (*Entre Yvonne, de droite, premier plan. Albert, à la caissière.*) Ah ! voilà la princesse de la limonade qui vient vous remplacer.

YVONNE, *à Albert.*

Je viens de passer par la cuisine. Le déjeuner est encore là. Vous avez déjeuné il y a une demi-heure, et vous ne vous donnez pas la peine d'enlever votre couvert.

ALBERT

Je vais l'enlever, mademoiselle. (*A part.*) Il faut toujours qu'elle m'humilie !... (*A lui-même.*) Je m'en fous !... Je m'en fous ! (*Changeant de ton.*) Est-ce que je m'en fous tant que ça ! (*Il sort.*)

VEAUCHENU, *à Isabelle.*

Dites donc, ce monsieur qui est là-bas, il me semble que je le connais.

ISABELLE

Non, vous ne le connaissez pas. Vous avez de meilleures connaissances !

VEAUCHENU

Qu'est-ce qu'il a fait !

ISABELLE

On n'en sait rien... mais c'est un homme qui est dans toutes sortes d'affaires louches et dans des combinaisons extraordinaires.

VEAUCHENU

Ça ne lui a pas réussi? Ça prouve qu'il n'y a rien de tel que l'honnêteté.

ISABELLE

Oui. Mais, à côté de ça, vous verrez des gens honnêtes qui réussissent et d'autres qui ne réussissent pas.

VEAUCHENU

A côté de ça, vous verrez des crapules qui ne font pas leurs affaires et d'autres qui les font parfaitement.

ISABELLE

Alors ?

VEAUCHENU

Eh bien, oui ! (*Ils boivent. Pendant ce temps, la caissière s'en va et la jeune fille la remplace au comptoir.*)

ISABELLE, *à Veauchenu.*

Tenez, voilà le patron de l'établissement.

SCÈNE VI

VEAUCHENU, ISABELLE, YVONNE, BIGREDON, PHILIBERT

PHILIBERT, *entrant, à Yvonne.*

Eh bien! T'as bien appris ton piano?

YVONNE

Oui, papa.

PHILIBERT

Qu'est-ce qu'elle t'a fait jouer?

YVONNE

Du Schumann.

PHILIBERT

De quoi?

YVONNE

Du Schumann.

PHILIBERT

Ah! (*Un temps.*) Est-ce qu'elle est restée toute son heure?

YVONNE

Oui, papa.

PHILIBERT

Et, ce matin, t'as bien pris ta leçon d'anglais?

YVONNE

Oui, papa.

PHILIBERT

Qu'est-ce qu'elle t'a appris, ta maîtresse?

YVONNE

J'ai traduit du Longfellow.

PHILIBERT

Comment que t'as dit?

YVONNE

Du Longfellow.

PHILIBERT

Ah! Ah! Est-ce qu'elle est bien restée toute son heure?

YVONNE

Oui, papa.

PHILIBERT

Très bien. (*Il va à Bigredon.*) Bonjour, monsieur Bigredon.

BIGREDON

Bonjour, monsieur Philibert. Je vous ai fait demander par votre garçon parce que j'ai des choses d'une importance capitale à vous dire.

PHILIBERT

Elle est gentille, ma petite fille, hein?

BIGREDON

Oui, très gentille. Écoutez...

PHILIBERT

Elle apprend bien... Quand elle m'a dit les noms de tout ce qu'elle apprend, je n'en revenais pas... Elle apprend des choses tout ce qu'il y a de mieux, en anglais, en piano... Vous verrez ça... Si je lui fais dire les noms, je suis sûr qu'il y en a que vous ne connaissez pas.

BIGREDON

Écoutez... Voilà : j'ai des choses extraordinaires à vous dire.

PHILIBERT

Des choses extraordinaires? Qu'est-ce que c'est encore que ça?

BIGREDON

C'est au sujet d'Albert, votre garçon.

PHILIBERT

Moi, je pense à une chose, à propos de mon garçon : c'est que je l'ai quitté à la cave tout seul.

BIGREDON

Laissez-le donc! Laissez-le donc!

PHILIBERT

Vous en parlez à votre aise...

Il fait mine de se lever.

BIGREDON

Mais, nom d'un chien! voulez-vous rester ici? Savez-vous ce qui lui arrive, à votre garçon ?

PHILIBERT

Quoi donc?

BIGREDON, *le fait rasseoir et lui dit à mi-voix.*

Il hérite de huit cent mille francs!

PHILIBERT

Qu'est-ce que vous dites?

BIGREDON

Il avait été élevé dans un château, chez le comte de Caspion...

PHILIBERT

Oui, je sais ça... il m'a bien souvent rasé avec cette histoire-là!

BIGREDON

Eh bien, le comte de Caspion, qui était parti faire un voyage autour de monde, a eu un accident. Il est mort... On a appris qu'il a été tué par des cannibales. Je crois même qu'ils l'ont mangé. Enfin, on n'a rien retrouvé, ni corps, ni vêtements, ni même son casque de feutre. Ils en avaient de l'appétit! Ils n'ont laissé que son portefeuille.

PHILIBERT

Parce que ce sont des honnêtes gens.

BIGREDON

Non, parce qu'ils n'aiment pas le cuir de Russie. Et, alors, dans son portefeuille...

PHILIBERT

Il y avait un testament.

BIGREDON

Et sur ce testament, il léguait huit cent mille francs

à Albert. Il serait son enfant naturel que je n'en serais pas autrement surpris que ça...

PHILIBERT

Ah! nom de nom! Je vais raconter ça à Albert... il va en faire une de ces pommes!

BIGREDON

Ne dites rien! Ah! sapristi! Il faut d'abord que vous tiriez votre épingle...

PHILIBERT

Comment ça?

BIGREDON

Albert ne saura la chose que dans une heure. On lui a expédié de chez Me Gédebois, notaire — je sais ça par un des clercs — une lettre recommandée. Or, cette lettre arrivera à la troisième distribution, c'est-à-dire dans une heure ou trois quarts d'heure. Avant qu'elle arrive, il faut absolument chambrer notre Albert et vous réserver deux cent mille francs sur son héritage.

PHILIBERT

Deux cent mille francs!

BIGREDON

C'est tout ce qu'il y a au monde de plus facile par le petit moyen que j'ai préparé.

PHILIBERT

Qu'est-ce que c'est encore que cette canaillerie?

BIGREDON

Vous vous assurez les services d'Albert pour une durée de vingt ans, à raison de cinq mille francs par an.

PHILIBERT

Dites donc, cinq mille francs par an? Vous êtes timbré? Ce n'est pas moi qui ai fait l'héritage!

BIGREDON

Vous aurez comme garçon, entendez-vous, à votre service, un homme qui aura huit cent mille francs à lui.

PHILIBERT

Mais je n'y tiens pas.

BIGREDON

Monsieur Philibert, vous savez ce que c'est que d'être pocheté?

PHILIBERT

Non, monsieur.

BIGREDON

Vous savez ce que c'est que d'en avoir une couche?

PHILIBERT

Non, monsieur.

BIGREDON

Eh bien, je vous expliquerai ça. Vous comprenez bien espèce de... monsieur Philibert... que ce garçon ne va pas rester à servir des bocks, s'il a huit cent mille francs à lui, et qu'aussitôt qu'il aura sa fortune

entre les mains, il vous rendra tout de suite son tablier...

PHILIBERT

Eh bien, il me le rendra !

BIGREDON

Mais il ne pourra pas vous le rendre sans vous payer un dédit de deux cent mille francs que j'ai inscrit sur ce papier-là et que je vais lui faire signer. Vous l'engagez pour vingt ans, moyennant cinq mille francs par an, avec un dédit de deux cent mille francs. On lui apprend qu'il hérite... Alors, comme il ne veut pas rester garçon de café, il vous paie vos deux cent mille francs, et puis il s'en va. Est-ce que ce n'est pas bien arrangé, ça ?

PHILIBERT

C'est canaille !

BIGREDON

Vous hésitez ?

PHILIBERT

Oui, j'hésite toujours quand c'est canaille, jusqu'à ce que je finisse par trouver comme ça, par l'effort de ma réflexion qui tourne et retourne la chose, jusqu'à ce que j'aie fini par me persuader que ce n'est plus canaille... et je finis toujours par me persuader ça, surtout quand c'est un peu avantageux.

BIGREDON

Alors, dépêchez-vous de réfléchir. Vous avez à peine vingt ou vingt-cinq minutes.

PHILIBERT

Oh! c'est fini!... J'ai réfléchi... Quand je réfléchis, vous savez, je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps... juste le temps de me dire que je réfléchis et ça y est.

BIGREDON

Alors, envoyez-moi votre garçon.

PHILIBERT

Dites donc, un dédit de deux cent mille francs, je trouve que c'est un peu beaucoup... j'ai comme qui dirait des scrupules.

BIGREDON

Des scrupules?

PHILIBERT

Oui, j'ai des scrupules. J'ai peur qu'il n'accepte pas.

BIGREDON

Mais qu'est-ce que ça peut lui faire? Il n'est encore au courant de rien... Il signera deux cent mille francs comme quatre cent mille.

PHILIBERT

Alors, demandez-lui quatre cent mille...

BIGREDON

Non, deux cent mille francs, c'est deux fois vingt années d'appointements, ça a l'air d'un chiffre raisonnable.

PHILIBERT

Je vais vous le chercher... d'autant plus qu'il est en train de boire mon vin.

BIGREDON

Tant mieux, farceur ! S'il a un peu de vent dans les voiles, il marchera plus sûrement.

PHILIBERT, *à Yvonne.*

Dis donc, fifille, sonne en bas à Albert. Le timbre sonne près de la cave, il saura bien que c'est lui qu'on appelle.

BIGREDON

Je vais rajouter sur mon papier quelques lignes d'explications.

PHILIBERT

Dites donc, Bigredon, c'est canaille.

BIGREDON

Oui, vous savez, c'est un peu canaille.

PHILIBERT

C'est pas trop, trop canaille ?

BIGREDON

Mais non, mais non !

PHILIBERT

Ah ! vous savez, moi... Mais le voilà qui vient... Oh ! la ! la ! la ! Il fait du bruit dans l'escalier... Ce n'est pas le bruit d'un homme qui monte très droit !

SCÈNE VII

LES MÊMES, ALBERT

ALBERT, *entrant, il est visiblement ivre, il parle tout seul à mi-voix.*

C'est bête! Y a pas à dire! J'en ai trop pris... Seulement, il y a une fatalité : j'ai pas trouvé de verre en bas... Alors, quand on boit après le tonneau, eh bien, dame, on ne sait pas ce qu'on en boit... on ne sait pas si c'est un litre ou un verre à bordeaux... Oh! ça a bien coulé pendant une, deux, trois minutes... je ne me suis pas rendu compte... Heureusement que le singe mannezingue il a mis un peu d'eau dedans... Sans ça, j'aurais parfaitement été capable de me cuiter... Oh! la! la! pas de ça, pas de ça, mesdames... (*Pendant ce monologue, il nettoie des verres sur une table. Philibert vient au comptoir parler à sa fille.*) Personne ne peut se vanter de me dire qu'il m'a jamais vu saoul... jamais! jamais! jamais! Quand je sens que je suis mûr, eh bien, je vas me coucher... Aujourd'hui je ne suis pas mûr et je n'ai pas le temps de me coucher... (*Sévèrement.*) Le travail! Le travail!... J'ai tout mon sang-froid... J'ai tout mon sang-froid.

BIGREDON, *descendant.*

Albert!

ALBERT

Me voilà. On vous reconnaît, monsieur... Je sais bien qui vous êtes... Je reconnais aussi votre nom... Je vous le dirai une autre fois.

BIGREDON

Voyons, Albert! Votre patron m'a chargé de vous dire quelque chose.

ALBERT

C'est-y qu'il veut me fiche à la porte?

BIGREDON

Il n'est pas question de ça!

ALBERT

Entre nous, bien entre nous... si j'ai bu... un litre... un litre et demi... c'est le bout du monde! c'est le bout du monde!

BIGREDON

Mais ça n'a aucune importance... Votre patron songe si peu à vous mettre à la porte qu'il veut vous augmenter...

ALBERT

Très bien... j'y consens.

BIGREDON

Il a reconnu que vous étiez un garçon intelligent.

ALBERT

Non!

BIGREDON

Vous n'êtes pas intelligent?

ALBERT

Moi? Je suis supérieurement intelligent... je suis une des grandes intelligences du quartier des Ternes... Mais c'est rare s'il a pu le reconnaître... il n'en est pas capable... c'est un daim, M. Philibert!... Voilà, c'est un daim!

BIGREDON

C'est un daim?

ALBERT

Oui! Oh! il ne faut pas qu'il vienne me dire à moi que je suis intelligent! Je lui dirais : monsieur. vous n'êtes pas capable de savoir si je suis intelligent! Si je n'étais pas de bonne humeur, je ne me gênerais pas pour lui coller ma main sur la figure!

BIGREDON

Philibert, votre patron, s'est dit : « Je vais m'attacher ce garçon... je vais lui donner cinq mille francs par an. »

ALBERT

Bien.

BIGREDON

Et lui faire un traité... un traité de vingt ans...

ALBERT

Très bien.

BIGREDON

Si l'un des deux quitte l'autre, il faudra qu'il paie un dédit. C'est-il juste?

ALBERT

C'est très juste.

BIGREDON

Comme nous savons bien que ça ne se présentera jamais, nous allons faire inscrire dedans un dédit très fort : deux cent mille francs.

ALBERT

Non!

BIGREDON

Vous trouvez que c'est trop?

ALBERT

C'est pas assez! S'il m'attache pour vingt ans, je veux bien accepter, mais je ne m'engage pas comme ça. A supposer que ma fiole lui déplaise tout à coup, il va me mettre sur le pavé en me donnant deux cent mille francs?... Non, non! il faut mettre cinq cent mille.

BIGREDON

Mais non, mais non, c'est trop, ça vicierait le traité, c'est un chiffre invraisemblable.

ALBERT

Alors, deux cents francs!

BIGREDON

Non, deux cent mille francs!

ALBERT

Deux cent mille francs... Je vais signer...

BIGREDON

J'ai ce qu'il faut.

ALBERT

Faut-il que je signe tous mes petits noms?

BIGREDON

Si vous voulez.

ALBERT

Je n'en ai qu'un : Albert. Quant à mon nom, c'est le nom de Loriflan... celui de ma mère. Monsieur Albert Loriflan... Voilà! Je m'en vais signer...

BIGREDON

Là... et là. (*Appelant.*) Monsieur Philibert? (*Philibert vient signer et remonte au fond avec Bigredon.*)

YVONNE, *de la caisse.*

Albert!

ALBERT

Elle va encore m'humilier, cette personne-là. Oh! si elle veut m'humilier encore comme ça pendant vingt ans! J'aurais dû faire mettre sur le papier qu'elle ne doit plus m'humilier...

YVONNE, *l'appelant.*

Je ne voudrais rien vous dire devant les consommateurs, mais je vous ai répété trois fois de ne pas laisser traîner des soucoupes... Vous quitterez la maison ce soir...

ALBERT

Mademoiselle, je ne pense pas!

YVONNE

Comment, vous ne pensez pas?

ALBERT

Nous sommes aujourd'hui le 15 avril 1911... c'est-il juste, mademoiselle?

YVONNE

C'est juste. Mais qu'est-ce que ça signifie?

ALBERT

Ça signifie que je partirai le 15 avril... 1931... C'est dur à calculer! Le 15 avril 1931, je quitterai cette maison. Vous pouvez chercher quelqu'un pour ce jour-là.

YVONNE

Vous êtes complètement ivre, mon garçon! Je vous prépare votre compte immédiatement. On vous doit quarante-cinq francs pour le mois en cours et sept francs que vous avez prêtés à la cuisinière, cela fait cinquante-deux francs. C'est juste?

ALBERT

Non!

YVONNE

Comment ça?

ALBERT

Mademoiselle, si c'est mon compte juste que vous voulez, ça fait cinquante-deux francs et puis deux cent mille francs, en tout deux cent mille cinquante-deux francs.

YVONNE

Papa!

PHILIBERT, *s'approchant d'Albert.*

Voilà votre traité.

YVONNE

Papa, veux-tu faire sortir cet homme immédiatement?... il se moque de ta fille... Je le mets à la porte.

PHILIBERT

Mais non! mais non! qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT

Il y a que mademoiselle m'a disputé rapport aux soucoupes que j'avais oublié d'enlever. Alors, mademoiselle, qui est maîtresse ici, m'a mis à la porte. Je lui ai dit que je n'étais prêt à m'en aller que dans vingt ans. Elle a voulu me faire mon compte, je lui ai réclamé deux cent mille francs.

YVONNE

Tu vois, papa, qu'il est ivre!

ALBERT

Monsieur le patron du café, voulez-vous prier mademoiselle votre fille de ne pas insulter votre garçon?

PHILIBERT

Allons! Allons! Laisse donc; je te dirai pourquoi il faut le laisser tranquille.

ALBERT

Ah! ah! c'est qu'on ne me marchera plus sur les pieds, maintenant! (*Entre le facteur au fond à droite.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE FACTEUR, *puis* UN MONSIEUR *et* UNE DAME, *puis* LE PLONGEUR

ALBERT, *au facteur.*

Qui est-ce qui vous a permis d'entrer par la porte du café? Je ne peux pas tolérer ça... (*Avec éclat.*) On ne me marchera plus sur les pieds!

LE FACTEUR

J'ai une lettre recommandée pour vous.

ALBERT, *voulant le faire sortir.*

Passez par la porte de la rue. Il y a une concierge, la maison ne manque pas de concierge.

LE FACTEUR

Ce n'est pas la peine de m'avaler en travers!... Je l'ai vue, la concierge. Elle m'a dit : « M. Albert, c'est au café. »

ALBERT

Une lettre pour moi? (*Lisant l'en-tête de l'enveloppe.*) « *Monsieur Gédebois, notaire.* » (*Au facteur.*) Qu'est-ce qu'il y a donc dans cette lettre? (*Philibert va au fond retrouver Bigredon.*)

LE FACTEUR

Ah! moi, je n'en sais rien, mon vieux. Signez seulement mon livre et nous serons quittes.

ALBERT

Oh! je n'aurai jamais tant signé qu'aujourd'hui... Mais qu'est-ce que ça peut encore être que cette lettre?... (*Il s'interrompt de signer.*)

LE FACTEUR, *lisant la signature.*

Albert Lori...

ALBERT

... *flan*! Je vais ajouter *flan*... Attendez, facteur, je vois ce que c'est, c'est quinze francs d'indemnité que j'ai demandés à la Compagnie de l'Ouest qui m'a esquinté mon vélo... Si c'est quinze francs, facteur, quatre sous pour vous... Vous entendez? quatre sous pour vous... (*Il ouvre la lettre et lit.*) Ah! la! la! la! la! la! la! la! la! je suis saoul!... ça y est, je suis complètement saoul!... Oh! qu'est-ce qui m'arrive? (*Il tombe assis sur une chaise, à côté de Veauchenu, et boit une gorgée d'un bock tout frais que le patron vient de servir à Veauchenu et à Isabelle.*)

VEAUCHENU

Eh bien, dites donc, donnez-moi un autre bock!

ALBERT

Non, je n'en ai bu qu'une gorgée... J'ai assez bu... J'avais la gorge sèche.

VEAUCHENU

Donnez-moi un autre bock.

ALBERT, *solennellement.*

C'est moi qui paie, cher ami... c'est moi qui paie! (*D'une voix très agitée.*) J'ai huit cent mille francs. (*A Isabelle.*) J'ai huit cent mille francs!... (*Il va au facteur.*) Ce n'est pas quatre sous que je vais te donner, à toi, c'est vingt francs... Puis, d'abord, (*Il l'embrasse sur les deux joues.*) tu as une femme?... Tu as deux, trois enfants?

LE FACTEUR

Trois.

ALBERT

Ce n'est pas assez! Il faut en faire un autre, et donne-leur à chacun trois francs... Et voilà pour ta femme... Elle les a bien gagnés... (*Il va embrasser Isabelle, puis Veauchenu, puis Bigredon, puis Philibert, et s'arrête devant le comptoir, puis il embrasse une seconde fois Philibert, en disant.*) Pour mademoiselle. (*Yvonne sort à droite en haussant les épaules. A Philibert.*) Lisez ça, mon vieux patron. (*A Bigredon.*) Lisez ceci en même temps, mon vieux consommateur, vous m'en direz des nouvelles... Voilà des clients! (*Entrent un monsieur et une dame. Albert embrasse la dame, puis le monsieur. Au monsieur.*) Ne vous fâchez pas, aujourd'hui c'est fête... on consomme à l'œil... Vous pouvez prendre un demi, payer à madame une boisson avec une paille : c'est moi, c'est le garçon qui régale! (*Venant à Philibert.*) Eh bien, patron, qu'est-ce que vous dites de ça?

PHILIBERT

Je vous félicite.

BIGREDON

Nous sommes tous bien contents.

ALBERT

Croyez-vous que c'est une chose épatante! (*Au plongeur qui paraît près de la porte.*) Arrive ici, toi, je ne t'ai pas embrassé... (*Il lui pose un baiser sur le front.*) Je t'embrasse... Tu viens d'être embrassé par un homme qui a huit cent mille francs de fortune.

LE PLONGEUR

Comment ça?

ALBERT

J'ai hérité de huit cent mille francs. Je vais la mener, maintenant, la grande vie... Je vais retrouver cette grue admirable qui m'a insulté à Saint-Germain... Elle sera ma maîtresse... J'achèterai une automobile électrique, un smoking, une fleur pour ma boutonnière... je me promènerai tout le temps en souliers vernis. (*Il fait le geste d'enfiler des gants.*) Non, je ne mettrai pas des gants, parce que ça me gêne, mais j'aurai tout le temps une paire de gants tout propres dans ma main, pour faire comme ça avec la main... Voilà comme je vais être maintenant... Écoutez tous, vous êtes tous au courant de ce qui m'arrive... Mais, surtout, il ne faut pas que ça vienne aux oreilles d'une certaine personne, chanteuse hongroise, que vous avez peut-être vue à la maison... Si jamais cette personne arrive me demander, je suis parti dans ma famille, très, très, très loin... je serai pour donner de

mes nouvelles... (*Geste vague.*) un de ces jours... (*A Philibert.*) Patron, dites donc, je n'ai pas l'intention de partir tout de suite et de vous laisser en plan... J'attendrai que vous trouviez un extra. Ça ira bien jusqu'à ce soir.

PHILIBERT

Mais non, mais non, mon cher Albert... Si vous voulez prendre votre liberté dès maintenant...

ALBERT

Vous êtes trop bon. Vous savez, vous me devez cinquante-deux francs, mais vous comprenez que dans ma position, dans ma situation, je suis homme à vous en faire grâce. Ce sera pour offrir un cadeau à mademoiselle Yvonne.

PHILIBERT

Mais non! Mais non! Il faut que les comptes se fassent en règle... Je vous dois cinquante-deux francs, vous me les retiendrez sur les deux cent mille.

ALBERT

Sur les deux cent mille?

PHILIBERT

Dame! Puisque vous quittez la maison, mon cher Albert, il faut payer votre dédit.

ALBERT

Voyons! voyons! voyons! voyons!... ce n'est pas possible, monsieur Bigredon?

BIGREDON

Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT

Ce n'est pas possible ! Si j'avais su, ce matin, ce qui m'arrive, je n'aurais pas signé. Vous n'allez pas me réclamer ça, patron?

BIGREDON

Avec ça que vous ne les avez pas réclamés quand on a voulu vous mettre à la porte ?

ALBERT

Deux cent mille francs !

BIGREDON

Vous en avez huit cent mille!

ALBERT

Et alors, si j'en donne deux cent mille, je n'en aurai plus que six cent mille. Oh! non! non! Oh! non! non! je ne peux pas vivre à moins de huit cent mille francs. J'ai fait mon budget. Il me faut huit cent mille francs.

BIGREDON

Il faudra pourtant bien vous résoudre à verser deux cent mille francs à votre patron. A moins que vous n'ayez l'intention de rester garçon de café...

ALBERT

Oh! je ne veux pas cracher deux cent mille francs !... Ça me ferait trop mal au cœur!

BIGREDON

Alors, restez garçon de café!

ALBERT

Le patron ne peut pas me réclamer ça, voyons, ça serait canaille !

BIGREDON

Mettez-vous à sa place : vous lui devez par traité une somme considérable. Il est père de famille, il est forcé de l'exiger.

ALBERT

Je ne veux pas verser deux cent mille francs.

BIGREDON

Alors, restez garçon de café. Ça sera un peu embêtant d'être cloué ici de huit heures du matin à minuit et de servir des bocks quand on a quarante mille livres de rentes...

ALBERT

Ça ne peut pas durer éternellement. (*A Philibert, avec une colère contenue.*) Patron ! j'ai réfléchi, le métier me plaît. Ça me ferait de la peine de quitter cette maison. Je reste à votre service.

PHILIBERT

Bien ! Bien !... (*A Bigredon.*) Vous voyez, il reste à mon service et je serai obligé de lui donner cinq mille francs par an pendant vingt ans... la belle combinaison que vous m'avez fait faire là !

BIGREDON

Patience, il ne restera pas longtemps. (*Ils remontent.*)

ALBERT, *au plongeur.*

J'ai mon plan... Tu vas voir... Je vais me faire fiche à la porte, voilà tout. Comme c'est lui qui se privera de mes services, c'est lui qui me devra les deux cent mille francs... (*Philibert sonne. Yvonne rentre.*) D'ailleurs, tu sais, moi, je l'en tiendrai quitte; pourvu que je ne les donne pas, ça me suffit... (*Entrent Jabert et Amélie.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, JABERT *et* AMÉLIE

JABERT, *à Amélie.*

Qu'est-ce que tu prends?

AMÉLIE

Une grenadine au kirsch.

JABERT

Garçon!

PHILIBERT

Albert, voyez au trois.

ALBERT, *assis au premier plan, à Philibert.*

Plaît-il, Auguste?

PHILIBERT

Voyez au trois.

ALBERT, *sans se lever.*

Fatigué!... Excessivement fatigué.

PHILIBERT

Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT

Il y a, bon Auguste, que je suis fatigué... et qu'il faut que tu te déranges toi-même...

ISABELLE, *à Veauchenu.*

Eh bien, dites donc, monsieur Veauchenu, ce n'est pas ordinaire! Vous entendez comme il parle au patron?

PHILIBERT

Albert, voulez-vous servir les clients?

ALBERT

Je ne peux pas marcher... j'ai une poussière dans l'œil!

PHILIBERT, *à Albert.*

Une dernière fois, voulez-vous servir les clients?

ALBERT

Non, mon gros. T'es pas ankylosé... t'as des jambes... faut savoir t'en servir...

PHILIBERT, *à Albert.*

Faites bien attention, c'est grave! Je vous dis d'aller servir les clients!

JABERT

Eh bien, garçon...

ALBERT

Ne les faites pas attendre, cher Auguste! Moi, je vous dis qu'il m'est impossible de marcher.

PHILIBERT, *furieux.*

Eh bien! Eh bien! (*Se ravisant.*) Je vais y aller moi-même.

ALBERT

C'est ça! c'est ça!

PHILIBERT, *à Bigredon, en passant.*

Il est insupportable!... Je ne puis plus y tenir...

BIGREDON

Patience! Il se calmera... (*Deux clients entrent et vont s'asseoir à une table au premier plan, près de l'endroit où est assis Albert.*)

SCENÈ X

LES MÊMES, DEUX CLIENTS

PREMIER CLIENT

Garçon! Une fine et un café noir!

ALBERT

Patron!

PHILIBERT

Qu'est-ce qu'il y a?

ALBERT

Prenez la commande de ces messieurs. (*Aux clients.*) J'ai un patron très bien, qui marche au doigt et à l'œil.

PHILIBERT, *à Albert.*

Vous ne voulez pas les servir?

ALBERT, *se ravisant.*

Mais si !... (*Il va à la caisse, prend la cafetière; il apporte un grand verre et un petit verre à liqueur. Il sert. Il prend de la fine et en remplit le grand verre; il prend du café et en verse dans le petit verre à liqueur.*)

PHILIBERT, *à part.*

Qu'est-ce qu'il fait?

ALBERT, *aux clients.*

Je vous verse un grand verre de fine parce qu'elle nous revient très bon marché... C'est fabriqué avec de l'esprit de bois et des semelles de bottes... Quant au café, je vous en verse très peu parce que c'est du jus de tabac, c'est très malsain pour la santé.

PHILIBERT, *aux clients.*

Je vous demande pardon, messieurs et dames. (*Il enlève les deux verres et verse du café et de la fine dans deux verres qu'il a apportés. A Bigredon.*) Je ne peux plus y tenir!

BIGREDON

Attendez! (*Sortent Bigredon et Philibert, à droite au fond.*)

DEUXIÈME CLIENT

Mais c'est inouï!

PREMIER CLIENT

Qu'est-ce qu'il a ce garçon-là?

DEUXIÈME CLIENT

Et ce patron qui le laisse faire?

PREMIER CLIENT

Ah! c'est rigolo! Moi, il faut que je m'en aille, mais je le regrette...

DEUXIÈME CLIENT

Moi, j'ai rendez-vous à la brasserie du Tonneau avec Pézard qui est à côté... Je vais le chercher, pour qu'il assiste à cette scène, c'est plutôt rigolo!

PREMIER CLIENT, *en sortant, à Albert.*

Eh bien, vous ne vous épatez pas avec vos patrons!

ALBERT, *assis*

Faut ça! Faut ça! (*Sortent les deux clients.*)

SCÈNE XI

ALBERT, VEAUCHENU, YVONNE, LE PLONGEUR, *entrant de droite.*

LE PLONGEUR, *à Albert.*

Oh ! écoute, mon vieux ! il faut que je te prévienne de quelque chose. Le patron et le père Bigredon viennent de parler tout de suite devant la fenêtre de la cuisine... Bigredon disait : « Faut chercher un huissier, il constatera qu'il vous répond impolimentet c'est comme si c'était lui qui vous avait donné votre congé, puisqu'il vous met dans l'obligation de le mettre à la porte... » Alors, ils sont chez l'huissier.

ALBERT

Chez l'huissier ?

LE PLONGEUR

Oui, qui demeure au-dessus, dans la maison.

ALBERT

Ah ! oui, l'étude du deuxième.

LE PLONGEUR

Tiens-toi ça pour dit !

ALBERT

Bien ! Bien !

SCÈNE XII

LES MÊMES, DEUXIÈME CLIENT *entrant avec* PÉZARD

DEUXIÈME CLIENT, *à Pézard.*

Ici, nous sommes mieux qu'au Tonneau, et je te réponds que tu auras des distractions supplémentaires... Tu n'es jamais venu ici? Mais tu vas me regarder ce garçon-là.

PÉZARD

Qu'est-ce qu'il a d'extraordinaire?

DEUXIÈME CLIENT

C'est un numéro dont tu me diras des nouvelles... Tu vas voir la façon dont il va répondre à son patron... Ce que l'autre file doux quand il est là!... Moi, je n'ai jamais vu ça...

PÉZARD

Qu'est-ce que tu prends?

DEUXIÈME CLIENT

Oh! ne te presse pas, mon vieux! faut attendre que le patron soit là, c'est pour ça que je t'ai amené.

ALBERT, *s'approchant.*

Qu'est-ce que ces messieurs désirent?

PÉZARD

Nous réfléchissons. (*Pendant cette scène, le plongeur n'est pas sorti. Il a mis des soucoupes en tas près du comptoir. Entrent Philibert et Bigredon par la porte qui donne dans l'intérieur.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PHILIBERT *et* BIGREDON, *puis* L'HUISSIER

DEUXIÈME CLIENT, *à Pézard.*

Voilà le patron, nous allons rigoler!

PHILIBERT, *à Bigredon.*

L'huissier arrive par là.

BIGREDON

Bon! N'ayons l'air de rien. (*L'huissier entre par la gauche.*)

LE PLONGEUR, *à Albert. Il passe devant lui en portant des soucoupes et se dirige vers la cuisine.*

Voilà l'huissier!

ALBERT

Je le vois, va! (*L'huissier va s'asseoir à une table près des deux clients.*)

DEUXIÈME CLIENT

Patron !... (*Philibert s'approche d'eux.*) Faites-nous donc servir un café pour moi et une fine.

PÉZARD

J'aimerais mieux un cassis à l'eau.

DEUXIÈME CLIENT

Non, mon vieux, prends une fine, tu vas voir... c'est plus rigolo!

PÉZARD

Ça me fait mal à l'estomac...

DEUXIÈME CLIENT

Ça ne fait rien, c'est plus rigolo !...

PÉZARD

Je ne te comprends pas.

DEUXIÈME CLIENT

Tu vas voir... (*A Philibert.*) Faites-nous servir, patron!

PHILIBERT, *inquiet*

Je vais encore me faire engueuler... Ça y est. (*En passant devant l'huissier.*) Vous allez voir.

L'HUISSIER

Bon, bon, je suis là pour ça.

PHILIBERT, *d'une voix tremblante*

Albert!

ALBERT, *accourant.*

Plaît-il, patron?

PHILIBERT

Voulez-vous servir à ces messieurs une fine et un café?

ALBERT, *docilement.*

Tout de suite, patron, tout de suite. (*Il va au comptoir.*)

PHILIBERT, *à l'huissier.*

Regardez ce qu'il va faire avec la fine. (*Albert rapporte la cafetière et la bouteille, ainsi que le plateau avec un grand et un petit verre. Philibert est toujours près de la table. L'huissier et Bigredon sont aux aguets. Albert fait d'abord le geste de verser la fine dans le grand verre, puis il regarde Philibert, et verse la fine dans le petit verre.*)

PÉZARD, *au deuxième client.*

Qu'est-ce qu'il y a de drôle? Il est très bien, ce garçon!

DEUXIÈME CLIENT

Tu vas voir. (*A Albert.*) Garçon, est-ce qu'elle est bonne, cette fine champagne?

PHILIBERT, *à l'huissier.*

Écoutez ça!

ALBERT

Cette fine champagne, monsieur, oh! elle est de premier choix!

DEUXIÈME CLIENT

Elle n'est pas truquée?

ALBERT

Absolument nature!... C'est une des vieilles distilleries de la Charente qui met ça de côté pour la maison. Personne n'a le droit d'y toucher... On met ça dans des fûts entourés de cire...

PHILIBERT, *à part.*

Il est épatant!

ALBERT

Buvez-moi ça! (*Il verse du café dans le grand verre.*) Et, si vous voulez vous envoyer du café à la hauteur, il n'y a qu'ici qu'on le fait comme ça... Vous pouvez chercher dans tous les Ternes.

DEUXIÈME CLIENT

Je croyais que c'était du jus de tabac.

ALBERT

Moka, Zanzibar, Martinique, par quarts. Pour l'autre quart, un spécial à nous. (*A part.*) Je crois que je leur ai posé ça proprement!

PÉZARD, *au deuxième client.*

Je ne te comprends pas... Tu me fais venir ici pour voir un phénomène... Tu me fais boire de la fine au lieu de mon cassis à l'eau!... Je te retiens, moi, tu sais.

DEUXIÈME CLIENT

Ah! mon vieux, je n'y comprends rien! (*A Philibert.*) Dites donc, c'est ce garçon-là qui vous a manqué tout à l'heure?

PHILIBERT

Où c'est que vous avez vu qu'il m'a manqué ?

PÉZARD

Oui, où c'est-il que t'as vu ça ?

DEUXIÈME CLIENT

Pourtant, tout à l'heure, il vous disait...

PHILIBERT

Oh! vous avez pu voir, mon petit gars, que je n'ai pas été long à lui faire rentrer ça... Il n'y a qu'à savoir mater les gens.

ALBERT, *à l'huissier, avec une politesse exagérée.*

Qu'est-ce que vous prenez, monsieur ?

L'HUISSIER

Merci ! Je suis entré un instant voir un ami qui n'est pas là et je sors.

ALBERT

Oh ! monsieur ! Vous ne voulez pas me permettre de vous offrir quelque chose, simplement pour vous faire constater que les garçons, ici, sont des garçons modèles et qu'ils régalent les clients, n'importe quels clients. Ils ne sont pas fiers.

L'HUISSIER, *à Philibert.*

Qu'est-ce que vous voulez que je constate ?

PHILIBERT

Rien. Il se conduit très bien, maintenant... (*Sort l'huissier. A Bigredon.*) Je trouve même qu'il se

conduit trop bien. C'est un serviteur modèle. Je vais être obligé de le garder pendant vingt ans !

ALBERT, *au plongeur.*

Me voilà garçon de café pour vingt ans, maintenant... avec quarante mille livres de rentes ! Moi qui voulais me mêler à la vie parisienne, voir des gens de mon monde avec des grues épatantes... faut que je serve des bocks à des margoulins. Mais j'aime mieux être garçon de café que de flanquer deux cent mille francs à cette crapule !

ISABELLE, *à Veauchenu.*

Une autre partie ?

VEAUCHENU

C'est la quinzième...

ISABELLE

C'est la dernière. (*A Albert.*) Donnez-nous encore des bocks, Albert !

ALBERT, *sombre.*

Je ne m'appelle plus Albert ; je m'appelle « Ruy Blas » ! « Ruy Blas ou vingt ans de domesticité ! »

ACTE II

La scène représente un salon de restaurant de nuit très élégant. A gauche, premier plan, une table de plusieurs couverts ; au deuxième plan, à droite, une autre table. Une porte au premier plan, à droite, et une autre au deuxième plan, à gauche. Au fond, une large baie donnant sur un couloir à proximité d'autres salons.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GÉRANT ; *au premier plan, à droite,* UN MONSIEUR *en habit et* UNE DAME *décolletée. On entend une musique de tziganes.*

LE MONSIEUR

Ah ! voilà une table !

LE GÉRANT

Cette table est retenue, monsieur et madame.

LA DAME

Celle-là aussi?

LE GÉRANT

Celle-là aussi !... Je vais vous trouver de la place dans d'autres salons.

LA DAME

Oh ! comme c'est ennuyeux ! Moi j'aime bien mieux être ici, c'est plus gai... nous y étions si bien l'autre jour... (*Au monsieur.*) Tu aurais dû retenir une table!

LE MONSIEUR

Mais, voyons, chère amie, puisque tu ne t'es décidée à sortir que tout à l'heure !... Puisque nous voulions rester à la maison...

LA DAME

Tu es toujours le même ! Tu trouves toujours des raisons...

LE MONSIEUR, *timidement.*

Mais oui, puisque ces raisons existent...

LE GÉRANT

Venez donc par ici, messieurs, dames, je vous assure que vous serez très bien. (*Il fait signe à un maître d'hôtel de les conduire un peu plus loin.*)

SCÈNE II

AGATHE, IRMA, LE GÉRANT

AGATHE, *au gérant.*

Bonjour, mon petit Léonce. Il n'y a pas de table ici ?

LE GÉRANT

Non, tout le monde en veut. Mais il y en a d aussi bien par là.

AGATHE

Dites donc?

IRMA

On a quelque chose à vous dire...

AGATHE

Oui, une chose un peu délicate...

IRMA

Dis-lui, toi...

AGATHE

Non, toi plutôt.

IRMA

Tout à l'heure, nous soupons ici avec l'ami de mon amie...

AGATHE

Oui, le commandant Béchut...

LE GÉRANT

Oui, je sais.

AGATHE

Et nous ne voulons pas rester longtemps.

IRMA

Parce que, comprenez-vous, nous sommes attendues ailleurs.

LE GÉRANT

Je comprends.

AGATHE

Seulement, nous ne voulons pas avoir l'air pressé. Vous comprenez ?

LE GÉRANT

Mais oui, je comprends...

AGATHE

Alors, il faut que ce soit vous qui preniez la commande.

IRMA

Et que vous ne poussiez pas trop à la consommation...

AGATHE

Je sais bien que ce n'est pas l'intérêt de la maison.

IRMA

Mais on se rattrapera un autre soir.

LE GÉRANT

Mais oui, mais oui... Allez donc !

AGATHE

Merci, mon petit Léonce !

IRMA

On va souper par là... (*Elles sortent. Entrent Veauchenu et Isabelle.*)

SCÈNE III

LE GÉRANT, VEAUCHENU, ISABELLE, *très élégante*.

ISABELLE, *à la cantonade.*

Eh bien, Gabriel?...

VEAUCHENU, *entrant, au gérant.*

Vous n'avez pas de table, par ici?

LE GÉRANT

Non, messieurs, dames. (*Montrant la table de droite.*) Celle-ci va être prise immédiatement : les clients sont pour arriver dans un instant. L'autre est retenue pour minuit et demi, et il est déjà minuit passé.

ISABELLE

Eh bien, celle-là ira très bien ; nous ne voulons pas rester plus de quelques minutes. (*A Veauchenu.*) Je ne soupe pas...

VEAUCHENU, *désappointé.*

Pourquoi ça?

ISABELLE

Tu sais très bien qu'il vaut mieux que tu ne soupes pas.

VEAUCHENU

Mais tu m'avais dit qu'on souperait.

ISABELLE

J'ai changé d'avis. (*Au gérant.*) Vous donnerez simplement du chocolat... Comme ça, ça ira, ce sera très bien.

VEAUCHENU, *boudeur.*

Oui, oui.

ISABELLE

Je te dis que ce sera très bien. Et tu me conduiras chez moi à minuit et demi, puis tu rentreras te coucher immédiatement.

VEAUCHENU

Si tôt?

ISABELLE

A minuit et demi, ce n'est pas tôt. Il faut que tu travailles demain matin. Tu sais bien que tu as une séance de ton conseil d'administration...

VEAUCHENU

Demain matin?

ISABELLE

Certainement.

VEAUCHENU

Tu es mieux renseignée que moi.

ISABELLE

Oui, je me suis renseignée. Tu me mentais. Tu me disais que tu n'avais pas conseil, quand tu avais con-

seil... Et je veux que tu assistes très régulièrement à tes conseils d'administration. Tu n'es vraiment pas d'âge à faire le feignant. Et puis, c'est écœurant de voir un vieillard ne pas s'occuper de ses affaires, alors qu'il a, je ne dis pas toute sa force ni toute son intelligence, mais encore quelques petites facultés... Tu travailleras tant que tu pourras, entends-tu ?

VEAUCHENU

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

ISABELLE

Qu'est-ce qu'il y a : Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ?

VEAUCHENU

Comme tu as changé en moins de trois semaines !

ISABELLE

Dame ! On a beau être jeune, on devient sérieux à force de fréquenter des gens sérieux. (*Levant les épaules.*) Des gens sérieux ! sérieux comme tu étais, parce que maintenant, tu as changé encore plus que moi. Tu es devenu un vieux fêtard !

VEAUCHENU, *gaîment.*

Oui, oui, c'est vrai, je suis devenu un vieux fêtard !

ISABELLE

Oh ! écoute, je te défends de prendre ces airs-là ! Je déteste ça, entends-tu ? Moi qui étais si contente d'avoir trouvé un camarade respectable, si je m'aperçois que tu n'es qu'un vieux marcheur, je ne serai pas longue à te plaquer.

VEAUCHENU

Tu étais si gentille au café, il y a trois semaines!

ISABELLE

Mais tu m'as fait de la morale tout le temps, et je m'en suis souvenu...

VEAUCHENU

Trop! ça me plaisait de te faire de la morale. Maintenant, je n'ai plus le même agrément à te morigéner. Tu es d'une sagesse décourageante, tu es plus sage que la Sagesse elle-même. Et tu étais si gaie! Il faudra y retourner, dans ce petit café.

ISABELLE

Non, non! je n'y vais plus, et, tu sais, je te défends d'y aller. Je ne veux pas que tu ailles au café pendant la journée. Si on te laissait faire, tu deviendrais un pilier de café.

VEAUCHENU

Tout de même, Isabelle, si nous y retournions: ne serait-ce que pour voir Albert, le fameux garçon de café?

ISABELLE

Mais nous n'avons pas besoin d'aller là pour le voir, nous le rencontrons dans tous les restaurants de nuit.

VEAUCHENU

C'est curieux, tout de même!

ISABELLE

Mais non, ce n'est pas curieux! Son patron n'a

pas voulu lui rendre sa liberté, alors, comme il veut profiter de sa fortune, il fait la noce toute la nuit, aussitôt qu'il a terminé son service au café. Il m'a expliqué ça l'autre jour à « la Paix », quand je l'ai rencontré au lavabo. Il m'a même demandé le secret sur toute cette histoire-là, parce qu'il est maintenant avec Bérengère d'Aquitaine... oui, cette grue épatante qu'il aimait déjà lorsqu'il était garçon de café ! Seulement comme il a eu peur de se faire chiner par Bérengère, il ne lui a pas dit ce qu'il était. Il s'en cache même soigneusement. Elle le prend pour un jeune fils de famille, très occupé dans une banque où l'on travaille jusqu'à minuit.

VEAUCHENU

C'est une jolie femme ?

ISABELLE

Je te crois ! Bérengère, c'est une des grues les plus en vue de Paris... Il a voulu l'avoir, il l'a eue. Oh ! quand on a de l'argent !...

VEAUCHENU

Ah ! la fête !...

ISABELLE, *le regardant.*

Si ça ne fait pas pitié ! (*Au garçon.*) Garçon ! recevez. (*A Veauchenu.*) J'ai payé. Je te mène chez toi.

VEAUCHENU

Mais non, voyons ! Puisque c'est convenu que c'est moi qui te ramène.

ISABELLE, *avec autorité.*

Pas du tout, comme ça je serai sûre que tu te coucheras de bonne heure, que tu n'iras pas godailler à droite et à gauche, après m'avoir reconduite.

VEAUCHENU

Oh ! voyons, Isabelle !... Penses-tu que je vais aller faire la fête sans toi ?

ISABELLE

Je n'ai aucune confiance !... (*S'apercevant qu'elle a oublié son sac.*) Mon sac ? Eh bien, Gabriel !... (*Ils sortent par la baie, au moment où Bigredon et le gérant entrent par la porte à gauche.*)

SCÈNE IV

BIGREDON, LE GÉRANT

BIGREDON

Je vous entends dire que cette table est retenue. C'est peut-être pour un ami à moi. Dites-moi donc le nom.

LE GÉRANT, *regardant sur un calepin.*

Loriflan... M. Loriflan.

BIGREDON, *à part.*

Bon !

LE GÉRANT

Vous connaissez?

BIGREDON, *vivement.*

Non, non, je ne connais pas. (*Haut.*) Et cette autre table?

LE GÉRANT

Retenue aussi. Par M. Plouvier, un vieil habitué d'ici.

BIGREDON

Eh bien, je vais en chercher une autre par là. J'attends une personne avec qui je dois souper.

LE GÉRANT

Une dame?

BIGREDON

Pensez-vous que je vais me faire payer à souper par une dame?

LE GÉRANT

Non, mais vous auriez pu payer.

BIGREDON, *entre ses dents.*

Il n'en est pas question... Dans l'après-midi, il n'est pas venu un monsieur Philibert pour retenir une table?

LE GÉRANT

Je n'ai pas de table à ce nom-là.

BIGREDON

Et il n'arrive pas! Et j'ai faim... je n'ai pas dîné...

LE GÉRANT

Pour acheter des gants?

BIGREDON, *étonné.*

Pourquoi ça?

LE GÉRANT

Pour rien, c'est une phrase qu'on dit comme ça.

BIGREDON

Non, je n'ai pas dîné pour pouvoir manger davantage.

LE GÉRANT

Faites-vous servir une douzaine d'ostendes en attendant votre ami.

BIGREDON

C'est que... (*A part.*) Oh! il viendra sûrement. (*Haut.*) L'idée n'est pas mauvaise. Je vais prendre deux ou trois douzaines d'huîtres.

LE GÉRANT

Avec une bouteille de Pouilly?

BIGREDON

Voyons... (*A part.*) Il viendra... (*Haut.*) Oui, du vieux Pouilly. (*Il sort à droite premier plan.*)

SCÈNE V

LE GÉRANT, ARTHUR

LE GÉRANT

Te voilà encore, toi? Mon vieux, on se connaît, on a été amis, c'est entendu, mais ce n'est pas pour moi que je parle, c'est pour l'établissement... Si tu te figures que c'est agréable d'avoir ici un coco comme toi, et qu'on s'aperçoive que tu touches à la préfecture.

ARTHUR

Mais personne n'en sait rien.

LE GÉRANT

Personne n'en sait rien?... tu prends des airs mystérieux qui font que tout le monde s'aperçoit tout de suite de quoi il retourne et qu'on dit sans hésitation : « En voilà un qui en est!... »

ARTHUR

Je vais faire un de ces soirs un de ces coups... qui va t'épater.

LE GÉRANT

Écoute, je souhaite en tout cas que ce ne soit pas

ici. Ce n'est pas agréable pour l'établissement. Au revoir, mon vieux, au revoir. Je t'aime bien, mais file ! Voilà du monde qui arrive par ici. (*Sort Arthur. Entrent Bérengère d'Aquitaine, Jacqueline Cœur et le jeune Bouzin.*)

SCÈNE VI

LE GÉRANT, BÉRENGÈRE, JACQUELINE, BOUZIN

BÉRENGÈRE

C'est bien ici la table qu'a fait retenir M. Loriflan ?

LE GÉRANT

Oui, mademoiselle.

BÉRENGÈRE, *aux autres.*

C'est ici.

BOUZIN

Loriflan n'est pas arrivé? (*Ils s'assoient autour de la table.*)

BÉRENGÈRE

Non ! non ! non ! voyons ! ce n'est pas son heure.

BOUZIN

Où est-il donc?

BÉRENGÈRE

Il va venir ! Il va venir !

BOUZIN

Mais, enfin, où est-il?

JACQUELINE

Tu ne peux pas nous dire où il est?

BÉRENGÈRE, *les attirant à part, à mi-voix.*

Eh bien, je vais vous dire la vérité : je n'en sais rien.

JACQUELINE

Comment, toi, sa bonne amie?

BÉRENGÈRE

Entre nous, je ne suis pas plus renseignée que les autres. Quand il y a du monde, je fais semblant de savoir où il est... ce qu'il fait... pour n'avoir pas l'air poire, mais la vérité, c'est qu'il y a dans sa vie un mystère qui m'intrigue terriblement quand j'y pense.

JACQUELINE, *intéressée.*

Un mystère?

BÉRENGÈRE

C'est stupéfiant, mais je ne le vois jamais que la nuit; je ne le vois ni le matin, ni l'après-midi, ni le soir; de huit heures du matin à minuit, il est invisible pour moi.

JACQUELINE

C'est bizarre!

BÉRENGÈRE

Il me donne rendez-vous et il arrive à minuit et demi, quelquefois à une heure moins le quart. Il est

toujours fatigué, un peu énervé. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement! C'est un homme qui ne dort presque pas. Nous soupons ici jusqu'à deux, trois heures. A trois heures, on se couche et, jusqu'à ce qu'on dorme, il est encore plus tard. Et savez-vous à quelle heure il se lève?... A sept heures un quart, tous les matins, il est réveillé par un petit réveille-matin qu'il met toujours à côté de lui.

JACQUELINE

Oh! mais, tu sais, ma chère, c'est effrayant, ça! A ta place, je ne serais pas tranquille du tout. Si c'était un employé de banque qui fasse des détournements! je serais très embêtée. Je suppose qu'on l'arrête, tu serais poursuivie comme complice.

BÉRENGÈRE

J'ai eu peur de ça un moment... mais je ne crois pas. C'est de l'argent à lui, va, qu'il a.

JACQUELINE

Qu'est-ce qui te fait croire ça?

BÉRENGÈRE

C'est parce qu'il ne le gâche pas. Je ne dis pas qu'il n'est pas généreux. Mais il est regardant. Ainsi, je lui avais demandé un collier de perles, c'était à peu près promis. Eh bien, il m'a apporté une bague. Il m'a dit : « Je préfère te donner une belle perle, une perle vraiment belle de quinze mille francs qu'une soixantaine de perles médiocres à mille francs. »

BOUZIN

Ça se soutient.

BÉRENGÈRE

Il dépense son argent largement, mais il ne perd pas la boule. Il joue. Il s'était mis en tête de gagner deux cent mille francs, je ne sais pas pourquoi. Il me disait : « Je voudrais gagner deux cent mille francs ! » Et puis il a commencé par perdre quelques billets de mille, il l'a trouvée mauvaise ; alors, il s'est arrêté net. Ce n'est pas un homme qu'on peut taper facilement. L'autre jour, le petit Dangeac a essayé de le taper de deux mille francs. Il lui a donné cinq cents francs, rien de plus... Il n'ose pas refuser, parce que ce n'est pas un mauvais garçon, mais, quand une fois il est tapé, il fait une figure d'une tristesse ! Et puis, il ne faut pas y revenir, parce qu'il s'arrange à mettre les tapeurs à l'écart, comme s'ils avaient une maladie contagieuse.

JACQUELINE

Enfin, moi, tout de même, à ta place je tâcherais de savoir ce qu'il fait de huit heures du matin à minuit. En admettant qu'il soit occupé dans une banque, il ne serait pas occupé jusqu'à minuit. Pourquoi ne le fais-tu pas filer ?

BÉRENGÈRE

Oh ! je ne veux pas m'en mêler. Sur cette question, tu sais, cette question du mystère de sa vie, il est tellement terrible ! Qu'est-ce que tu veux, j'ai un amant gentil qui me plaît assez ; en admettant que j'en trouve un autre beaucoup mieux, eh bien, je verrai. Evidemment, celui-là n'est pas l'idéal, d'au-

tant qu'il est un peu embêtant tout le temps à me demander si je l'aime pour lui-même!... Comme si j'en savais quelque chose! Puis il a des idées... il veut que j'apprenne le piano, il voudrait que je prenne des leçons d'anglais. Il me rase.

JACQUELINE

C'est tout de même utile de savoir l'anglais.

BÉRENGÈRE

Pourquoi ça?

JACQUELINE

Parce que, quelquefois, on rencontre des Anglais qui ne savent pas le français.

BÉRENGÈRE

Eh bien, ce sont les meilleurs. Jamais je n'ai vu un homme m'écouter avec autant d'attention que lorsqu'il ne comprenait pas ce que je disais... Il y en avait un comme ça : un Italien. Il était en admiration, il voulait toujours que je lui parle, et il disait à un monsieur, qui m'a traduit la phrase, que j'étais la femme la plus intelligente qu'il connaissait.

JACQUELINE

Mes enfants, je pense à une chose!

BÉRENGÈRE

Tu m'étonnes.

JACQUELINE

C'est que je suis toute défrisée... Je vais aller me mettre de la poudre.

BÉRENGÈRE

Oh ! ce qu'elle est coquette, cette femme-là ! Je vais avec toi. (*Elles sortent ainsi que Bouzin.*)

SCÈNE VII

PHILIBERT, BIGREDON, *rentrant chacun par un côté.*

BIGREDON

Enfin, vous voilà ! Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas venu retenir une table, comme je vous avais dit?

PHILIBERT

Quand on retient une table, il faut consommer beaucoup. Et puis, je ne sais pas vraiment ce que nous venons faire ici?

BIGREDON

Mais nous venons surveiller Albert, ou plutôt le troubler dans son plaisir.

PHILIBERT

Monsieur Bigredon, vous êtes un homme de la plus vaste intelligence, c'est entendu, mais vous êtes trop compliqué et trop ténébreux. A quoi ça nous sert-il de le troubler dans son plaisir?

BIGREDON

A quoi cela sert-il? Mais quand il vient s'amuser et faire la fête dans les établissements de nuit, il oublie qu'il est garçon de café... Nous venons nous dresser devant lui...

PHILIBERT

Comme des fantômes, je sais, vous me l'avez dit. Mais qu'est-ce que ça peut bien lui faire?

BIGREDON

Eh bien, il finira par se lasser de la vie qu'il mène et vous donnera son congé. Je sais que ça le travaille et qu'il est allé consulter un homme de loi pour lui montrer son traité. Mais il se trouve que ce soi-disant homme de loi lui avait été indiqué par une de mes créatures, et que, de connivence avec moi, il lui a déclaré qu'il n'y avait rien à faire et que son traité était parfaitement valable.

PHILIBERT

Monsieur Bigredon, vous êtes trop ténébreux ! Le résultat de tout ça, c'est qu'il va rester à mon service pendant vingt ans. Je vais être forcé prochainement de lui verser son mois, qui s'élève au douzième de cinq mille francs, soit quatre cent seize francs et des centimes. Jamais un garçon de café n'a eu un fixe pareil, et il a encore les pourboires en plus. Il y a bien des gens qui font les farauds ici et qui n'ont pas une aussi belle situation. Par-dessus le marché, vous me conduisez dans les restaurants chers où je viens

consommer en une soirée ma sueur de toute une quinzaine. Vous allez me faire le plaisir de prendre simplement une tasse de chocolat.

BIGREDON

Après trois douzaines d'huîtres et une bouteille de Pouilly? Non, non, il faut faire un souper sérieux. Est-ce que vous seriez content si on vous retenait une table pour ne rien consommer?

PHILIBERT

Jamais le patron du restaurant ici n'aurait l'idée de retenir une table dans mon établissement. Est-ce que c'est l'affaire d'un patron de venir payer de la nourriture dix ou douze fois plus cher qu'aux Halles?

BIGREDON

Ils ont des frais généraux.

PHILIBERT

Mais ce n'est pas à moi à les payer. Il ne manque pas de clients pour ça.

BOUZIN, *à la cantonade.*

Garçon!... Garçon!...

PHILIBERT, *allant au fond.*

Garçon!

UN GARÇON

Qu'est-ce qu'il y a?

PHILIBERT

Voyez donc là. (*A Bigredon.*) Allons-nous-en! Le service est mal fait, ça m'énerve!

BIGREDON

Mais non, monsieur Philibert. J'ai mon plan. Nous le poursuivrons. Nous ferons au besoin tous les restaurants de Paris.

PHILIBERT

Vous les ferez sans moi. Monsieur Bigredon, vous êtes un homme de la plus vaste intelligence, mais, outre que vous êtes trop ténébreux, vous aimez trop faire des enquêtes dans les restaurants.

BIGREDON

C'est mon faible. Et je pousse le dévouement jusqu'à ne rien manger chez moi pour pouvoir manger ici.

PHILIBERT

On s'en aperçoit. (*En sortant, au garçon.*) Garçon... Un coup de cachemire sur cette table. (*Le garçon le regarde étonné. Sortent Philibert et Bigredon. Entre Edwige, suivie des quatre chanteuses hongroises.*)

SCÈNE VIII

EDWIGE, LE GÉRANT, QUATRE CHANTEUSES.

EDWIGE

Non! Ce n'est pas possible! Ce n'est pas possible!

LE GARÇON

Qu'est-ce qu'il y a!

EDWIGE

Nous ne pouvons pas rester près de la porte d'entrée, il y a un va-et-vient perpétuel.

LE GÉRANT, *arrivant.*

Mais qu'est ce que c'est que ça?

EDWIGE

Eh bien, c'est nous, les cinq sœurs magyares!... Nous avons été engagées cet après-midi par votre patron à l'Exposition des Arts de l'Ameublement. Nous chantions tous les soirs dans un restaurant du Bois, nous en avions pour un mois encore, mais il ne vient presque personne là-bas, en ce moment. En quinze jours, nous avons fait trois francs de quête. Alors je n'ai pas hésité, je les ai plaqués pour venir ici...

LE GÉRANT, *au garçon.*

Il a toujours des idées comme ça, le patron. Moi, je trouve que ça n'est pas bon genre, des orchestres de dames.

LE GARÇON

Des violonistes tziganes, tout au plus!

EDWIGE

Où allez-vous nous mettre? Près de la porte d'entrée, il y a trop de courants d'air.

LE GÉRANT

Eh bien, vous allez vous installer sous le grand es-

calier. (*Après l'avoir regardée.*) Attendez donc! Mais il me semble que je vous connais, vous... Ces dames, ce sont vos sœurs?

EDWIGE

Oui, monsieur, ce sont mes quatre sœurs magyares.

LE GÉRANT

Qu'est-ce que vous faites de vos quatre autres sœurs?

EDWIGE

Mes quatre autres sœurs?

LE GÉRANT

Oui, vos quatre autres sœurs norvégiennes... que vous aviez l'année dernière, à la Taverne anglaise?

EDWIGE

Vous les avez connues?

LE GÉRANT

Mais oui.

EDWIGE

Elles ne sont plus mes sœurs... ce sont ces dames qui sont mes sœurs, qui le sont depuis le mois dernier...

LE GÉRANT

Mais ce sont de vraies magyares?

EDWIGE

Oh! naturellement! voyons! cette vieille histoire de prendre des gens des Batignolles pour figurer des

chanteuses étrangères!... Comme si ce n'était pas les femmes de Paris qui coûtent le plus cher! Celles-là arrivent directement du pays. Elles sont vierges toutes les quatre... Elles ont une très jolie voix, vous savez!... Et elles obéissent! je n'ai qu'à lever mon archet pour les faire partir et les mener militairement. Vous allez voir. (*Elle lève son archet, elles se mettent à chanter à tue-tête quelques mesures d'une chanson hongroise.*)

LE GÉRANT, *interrompant.*

Assez! assez! Dites donc, vous ne chanterez pas des morceaux trop longs...

EDWIGE

Non, non, très courts, c'est mon système. On chante plus souvent, voilà tout, et on fait une quête après chaque morceau.

LE GÉRANT

Ah! non, non! Je ne veux pas de ça! Ici, vous n'allez pas raser les gens tout le temps... vous ferez la quête pas plus de trois fois dans la nuit.

EDWIGE

C'est pas bésef! Enfin!

LE GÉRANT

Venez par là...

EDWIGE

Attendez, il faut avoir bien ma petite troupe dans la main... il faut que je la conduise en musique, et puis, il faut qu'elles chantent le plus possible, autre-

ment elles ont le mal du pays. (*En hongrois.*) *La Petite Sœur.* Attention! (*Elles s'en vont en chantant, suivies d'Edwige qui reste seule en scène et répète l'air de sortie en l'accompagnant sur son violon. A ce moment, Bérengère et Jacqueline s'arrêtent sur le pas de la porte.*)

SCÈNE IX

BÉRENGÈRE, JACQUELINE, LE GÉRANT, *puis* GASTONNET *et* PLOUVIER, *puis* BOUZIN.

BÉRENGÈRE, *au gérant.*

Elle a une très jolie voix, cette femme-là!

LE GÉRANT

Oui, oui, c'est des femmes hongroises que le patron a engagées aujourd'hui... Ça n'est peut-être pas une très bonne idée...

JACQUELINE

Si, si, c'est très amusant... (*A Bérengère.*) C'est très gentil ce qu'elle chante!

BÉRENGÈRE

Oh! j'ai faim!...

JACQUELINE

Et Albert qui n'arrive pas! (*Elles vont s'asseoir à*

une table. Entrent Henri de Gastonnet et Plouvier. Henri est un jeune homme de province et Plouvier, un clubman un peu fatigué.)

LE GÉRANT, *à Plouvier.*

Voilà votre table... Mais vous avez bien fait de la retenir, vous savez, parce que nous avons un monde, ce soir...

GASTONNET

Vous l'aviez retenue cet après-midi?

LE GÉRANT

Oui, par téléphone! Ah! monsieur Plouvier la connaît. Il sait qu'il doit y avoir presse, ce soir. C'est un jour à ça. Je ne demande pas ce qu'il faut servir à ces messieurs. C'est toujours le souper de monsieur Plouvier...

GASTONNET

Comme vous êtes connu partout! Ça me flatte de sortir avec vous, un vieux Parisien... non, non, un vrai Parisien...

PLOUVIER, *accent du Midi très prononcé.*

Vous pouvez dire un vieux Parisien!

GASTONNET

Mais ça me donne l'impression d'être si obscur... Ah! quand on arrive de Poitiers à Paris, vous savez, on est impatient de se sentir en vue...

PLOUVIER

Bah! laissez donc, mon ami... Avec l'intelligence

naturelle que vous avez, vous serez connu en moins de six mois.

GASTONNET

C'est long ! c'est long ! Croyez-vous qu'il faille six mois?

PLOUVIER

A moins d'avoir tout de suite une histoire retentissante... Ah! mais ça, ça n'existe plus, c'était bon sous l'Empire. Maintenant, les gens qui s'amusent ne s'occupent pas beaucoup les uns des autres... Et puis, c'est tellement mêlé partout, il y a du monde de tous les pays, de toutes les classes de la société, personne de la même éducation, personne ne parle la même langue. Ainsi moi, qui suis un Parisien de race, le croiriez-vous, je ne suis même pas né à Paris.

GASTONNET

Vraiment! Ah! c'est égal! Si vous pouviez trouver une façon de me mettre en évidence, ça me ferait tellement plaisir. Tenez, si j'étais l'amant d'une grue célèbre!

PLOUVIER

Oh! mais, ça, c'est plus difficile que tout ce que vous me demandez là... Ce serait plus aisé d'être l'amant d'une femme du monde.

GASTONNET

Qu'est-ce que c'est que ces femmes-là, à côté?

PLOUVIER, *après avoir regardé au salon.*

La grande blonde, c'est Bérengère d'Aquitaine, une

des femmes de Paris les plus en vue... Eh bien, tenez, celle-là, elle doit avoir un amant nouveau : je la vois, depuis une quinzaine, avec un jeune homme que je ne connais pas, ça doit être évidemment un garçon très bien.

GASTONNET

Et l'autre petite, avec elle?

PLOUVIER

On l'appelle Jacqueline Cœur... c'est un oiseau de second ordre... de l'avenir... Voulez-vous que je vous présente?

GASTONNET

Si je le veux !

PLOUVIER, *se levant et allant à Bérengère.*

Bonjour, comment allez-vous? (*A Bouzin qui entre.*) Bonjour, Bouzin! (*Faisant les présentations.*) Mon ami le vicomte Henri de Gastonnet, mademoiselle Bérengère d'Aquitaine, monsieur Bouzin, mademoiselle Jacqueline...

JACQUELINE

Cœur!

PLOUVIER

Cœur?

JACQUELINE

Jacqueline Cœur!

PLOUVIER

Jacqueline Cœur.

LE GÉRANT

Ces messieurs sont servis... les œufs à la Napoule doivent être mangés très chauds.

BÉRENGÈRE

Vous allez manger? Vous avez de la veine, vous!

PLOUVIER

Si le cœur vous en dit?...

BÉRENGÈRE

Oh! non... nous sommes obligées d'attendre Albert... (*Plouvier et Gastonnet s'inclinent et se mettent à table. Bérengère, se levant.*) Ah! tu sais, tu sais, cet Albert!...

JACQUELINE, *l'apercevant.*

Ah! le voilà! (*Le gérant, qui était sorti par la droite, rentre, précédant Albert.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, ALBERT, LE GÉRANT, *puis* LE GARÇON. *Albert est très chic, en chemise molle, en macfarlane doublé de soie; il donne son chapeau à un maître d'hôtel qui vient derrière lui; Albert paraît assez ennuyé.*

BÉRENGÈRE, *à Albert.*

Enfin, te voilà! Tu ne pouvais pas arriver plus tard?

ALBERT

Non, ne me dispute pas. Je suis déjà assez embêté de la vie que je mène ; je marronnais assez de ne pas pouvoir venir, j'étais retenu par de grands industriels anglais... (*A part.*) Trois gaziers au café qui faisaient une manille, ces cochons ! Ils ne s'en allaient pas, j'avais beau leur dire qu'on fermait ! Oh ! oh ! quelle existence !

LE GÉRANT

Qu'est-ce que je dois vous faire servir ?

ALBERT

Envoyez-moi un garçon, je lui donnerai la commande. (*Le gérant s'incline.*) Bon ! Bon ! (*S'asseyant, pendant que le gérant s'éloigne.*) Il me dégoûte ce gérant-là ! je déteste les gérants ! J'aime encore mieux les patrons que les gérants... C'est vrai ! C'est toujours à faire les malins avec le garçon, et qu'est-ce que c'est de plus qu'un garçon, un gérant, je vous le demande ? C'est un salarié comme les autres !

BÉRENGÈRE

Albert ! Ne te fais pas de bile avec ça !

ALBERT, *convaincu.*

Je déteste les gérants.

LE GARÇON

Qu'est-ce que ces messieurs et ces dames désirent ?

ALBERT

Qu'est-ce que vous proposez ? (*A Bérengère.*) Je lui

demande ça pour savoir ce que je ne dois pas prendre.

LE GARÇON

Des croquettes de volaille...

ALBERT

Tu peux les garder tes croquettes, je les connais!... (*A Bérengère.*) Je vous dirai un jour ce qu'ils fourrent là-dedans. (*Au garçon.*) Tu vas commencer par nous donner des œufs brouillés... pas au fromage! Tes vieux morceaux de fromage, tu les serviras à quelqu'un d'autre. A nous, donne-nous des pointes, des pointes d'asperges, ça ne se truque pas.

LE GARÇON

Après ça?... de la viande froide ?

ALBERT

Non! tu ne m'as pas regardé, toi et ta viande froide qui s'est baladée sur toutes les tables!... qui a traîné dans le garde-manger depuis deux jours, que ton sale cuisinier a attrapée avec ses doigts pour la poser dans le plat. Non, mon vieux, tu me prends pour un autre!

BÉRENGÈRE

De la viande chaude, alors?

ALBERT

Prenez-en si vous voulez, moi, je n'ai même pas confiance dans la viande chaude.

LE GARÇON

Un chateaubriand aux pommes?

BÉRENGÈRE

Je veux bien.

LE GARÇON

Et comme dessert? Des fruits rafraîchis?

ALBERT, *avec dégoût.*

Ah!

BÉRENGÈRE, *à Albert.*

Mais tu es dégoûtant, voyons! nous avons faim, nous!

ALBERT

Tout ce qui reste de fruits sur les assiettes, les grains de raisins oubliés, les prunes entamées qu'on a mordues, tout ça, ça passe aux fruits rafraîchis.

LE GARÇON

Je demande pardon à monsieur, ça dépend des maisons. Ici, monsieur n'a qu'à venir voir comment c'est qu'on les fait!

ALBERT

Enfin! Servez des fruits rafraîchis à ces dames. Moi, je m'en vais prendre un camembert non entamé... comme ça, en enlevant la croûte je serai sûr de manger quelque chose de propre. (*Le sommelier s'approche*).

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE SOMMELIER

LE SOMMELIER

Et en vins, que désirent ces messieurs et dames?

JACQUELINE

Du champagne, très sec, pas?

BÉRENGÈRE

Moi, j'aimerais bien un verre ou deux de bon Bourgogne.

LE SOMMELIER

Nous avons du Pommard 81.

ALBERT

Comment que tu dis?

LE SOMMELIER

81.

ALBERT

Ça fait trente ans! Je te demande l'âge de ton Pommard. Je ne te demande pas l'âge de ta sœur!... Combien que tu le fais payer ton Pommard?

LE SOMMELIER

Quinze francs la bouteille.

ALBERT

Ah! mon vieux, tu sais, ce n'est pas assez cher : tu ne me feras jamais croire qu'il a trente ans. Enfin, donne à ces dames de ce Pommard qui est si bien conservé pour son âge. Moi, je vais me payer une bouteille de vin blanc ordinaire à trois francs. Comme ça, je ne serai refait que de deux francs vingt-cinq...

BÉRENGÈRE

Dépêchez-vous de nous servir tout de suite. (*Le sommelier et le garçon s'éloignent. A Albert.*) Tu sais que tu es insupportable avec ce garçon, à chipoter, à le taquiner. Comme tu finis toujours par payer !

ALBERT

C'est vrai que je finis toujours par payer... et ce n'est pas ce qu'il y a de plus drôle !...

BÉRENGÈRE

Tu sais, mon vieux, si tu en as assez, tu n'as qu'à le dire !

ALBERT, *douloureusement, à lui-même.*

Toujours le marché en main !... Je ne sens chez cette femme aucune affection, aucune expansion... Rien que le vil intérêt... la cupidité.

BÉRENGÈRE

Qu'est-ce que tu as à mâchonner?

ALBERT

Je fais des comptes... (*Reprenant, à lui-même.*) Le

vil intérêt! la cupidité! la sordide cupidité! le grappin sur moi! je suis celui qu'on exploite!... Pas un élan du cœur!

BÉRENGÈRE

Tu n'as pas bientôt fini?

ALBERT

Dans un instant. (*A lui-même.*) Pas un élan du cœur, pas un mouvement généreux! Et cependant, tel est l'empire de la beauté sur la pauvre âme masculine, que, lâchement, bassement, je reste attaché à elle... Tout ça, c'est bien triste... Allons! allons! fouettons-nous... n'en parlons plus. (*Haut, d'un air sombre.*) Nous sommes ici pour festoyer, festoyons! Vive la joie! Bon, voilà M. Philibert!... Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là?

SCÈNE XII

BÉRENGÈRE, JACQUELINE, BOUZIN, GASTONNET, PLOUVIER, *à leurs tables; à l'avant-scène,* PHILIBERT, ALBERT

ALBERT

Tiens! du monde de connaissance. (*A mi-voix.*) Bonjour, patron.

PHILIBERT

Bonjour, Albert.

ALBERT

Comme on se rencontre!

PHILIBERT

Vous aimez faire la fête, à ce que je vois?

ALBERT

Pas mal, pas mal! Et vous aussi, à ce que je vois ?

PHILIBERT

Pas mal, pas mal!... Je suis venu souper avec... avec un ami. Mais il a meilleur appétit que moi... Et vous, vous êtes aussi avec des personnes de connaissance?

ALBERT

Oui, oui, elles ont aussi bon appétit.

PHILIBERT, *regardant Bérengère.*

Une jolie femme, fichtre! Et elle vous aime beaucoup?

ALBERT

Énormément.

PHILIBERT

Est-ce qu'elle sait que vous êtes... employé dans un café?

ALBERT

Je l'ignore. Mais s'il y a des gens qui sont venus ici pour lui raconter des choses, je suis bien capable de leur casser la figure.

PHILIBERT, *le calmant.*

Il n'est pas question de ça. Qu'est-ce que vous allez chercher?... Non, je suis venu ici... pour m'amuser.

ALBERT

A la bonne heure. Et vous vous amusez?

PHILIBERT

Énormément.

ALBERT

Allons, tant mieux!

PHILIBERT

Ça ne vous fatigue pas trop de vous coucher si tard, quand vous êtes obligé de vous lever si matin?

ALBERT

Je n'ai pas besoin de sommeil.

PHILIBERT

Vous n'avez pas bonne mine.

ALBERT

Si vous trouvez que je me fatigue trop et que je ne fais plus l'affaire, vous n'avez qu'à vous rendre au bureau de placement. Vous trouverez bien à me remplacer.

PHILIBERT

Il n'est pas question de ça... Enfin, si vous voulez vous éreinter, c'est votre affaire. Vous pouvez faire la fête, vous en avez les moyens. Vous devez même savoir ce que ça vous coûte.

ALBERT

Hé bien, oui. Ici, ce n'est pas les prix des Ternes.

PHILIBERT

Quarante sous un verre de fine!

ALBERT

Ils la paient aussi plus cher que vous.

PHILIBERT

Guère plus!

ALBERT

Et puis, les verres sont plus grands.

PHILIBERT

Dix-huit au litre, au lieu de vingt-cinq ou trente. A quarante sous, on s'y retrouve quand même.

ALBERT

Il doit y avoir du coulage.

PHILIBERT

Les garçons...

ALBERT

Et le gérant... Mais il faut que chacun gagne sa vie. Les garçons ne sont pas bien payés. Ils ne gagnent pas quatre cent seize francs par mois.

PHILIBERT, *sombre.*

Quatre cent seize francs...

ALBERT

Voyez-vous, depuis que je fais la fête et que je vois comment l'argent file, je me trouve assez heureux...

Une supposition que je vienne à me ruiner, d'avoir toujours cette bonne petite place chez vous pendant vingt ans...

PHILIBERT, *suffoqué.*

C'est honteux!... Mais ça ne se passera pas comme ça! Vous verrez, vous aurez beau me menacer...

ALBERT

Je ne vous crains pas. (*Inquiet, à part.*) Qu'est-ce qu'il va me faire? J'ai bien envie d'aller dans un autre restaurant...

UN GARÇON, *s'approchant de Philibert.*

Monsieur, il y a votre ami, le monsieur qui soupe avec vous...

PHILIBERT

M. Bigredon?

LE GARÇON

Je ne sais pas comment vous l'appelez. Mais il n'est pas bien... Comprenez-moi. Il est un peu parti, mûr, si vous voulez. Enfin, il a le nez sale...

PHILIBERT

Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

LE GARÇON

Il faudrait le ramener chez lui. Et puis, voici l'addition... (*Le garçon présente l'addition sur une assiette. Philibert soulève le papier avec précaution, y jette un coup d'œil et se hâte de le replier, pendant que son visage exprime un grand stoïcisme.*) Il faudrait em-

mener ce monsieur. Nous n'avons pas l'habitude de faire payer la casse aux clients, mais il y a une glace derrière lui qui est en danger, et, s'il la cassait, nous serions forcés...

PHILIBERT

Je vais l'emmener!

LE GARÇON

Il n'est vraiment pas bien, vous savez!

PHILIBERT

Mais moi non plus! (*Il sort à droite avec le garçon.*)

ALBERT

Enfin! Un bon débarras! Je n'étais pas tranquille!

BÉRENGÈRE

Eh bien, est-ce que tu es avec nous, maintenant?

ALBERT

Oui, je viens d'avoir un petit souci... Mais c'est passé... Nous sommes ici pour nous amuser. Nous sommes dans un restaurant chic, avec des créatures superbes... (*La musique commence doucement.*) On boit, on mange. On entend de la jolie musique... C'est joli, ce morceau...

BÉRENGÈRE

Mais tu vas entendre chanter la violoniste : elle a une voix prenante.

ALBERT

Je ne sais pas si elle a une voix prenante, mais elle

est toujours moins épatante que la voix d'une femme que j'ai connue et qui chante au pavillon du Bois!

BÉRENGÈRE

Attends un peu, tu verras...

ALBERT

Nous allons rester ici le plus longtemps possible, ce soir, je veux me griser de ce bruit de fête... nous allons rester toute la nuit, toute la nuit! (*A ce moment, on entend la voix d'Edwige qui chante. Albert se lève, effaré.*) Allons-nous-en!

BÉRENGÈRE

Mais qu'est-ce que tu as?

ALBERT

Rien! rien!... C'est une chanson de mon enfance que chantait ma grand'mère...

BÉRENGÈRE, *à Bouzin.*

Est-il impressionnable!

ALBERT

Je vais m'en aller!

BÉRENGÈRE

Tu es fou! (*La voix continue à chanter.*)

ALBERT, *à un garçon.*

Garçon!... Donnez-moi mes vêtements! (*A Bérengère.*) Nous allons dans un autre café.

BÉRENGÈRE

Ah! non, par exemple. Nous avons commandé maintenant, nous restons ici.

ALBERT

Je t'en prie ! Je ne veux pas rester ici ; quand j'entends cette chanson, je suis malade.

BÉRENGÈRE, *bas, au garçon, pendant qu'Albert se lève.*

N'apportez pas ses vêtements et allez dire à la chanteuse qu'elle s'arrête, qu'il y a quelqu'un de malade...

BOUZIN

Mais restez donc avec nous.

ALBERT, *au garçon.*

Eh bien, mon chapeau, mon pardessus?

BÉRENGÈRE, *se levant.*

Tu vas me faire le plaisir de rester ici, maintenant... Tu es bête, avec ta chanson ! D'abord, c'est fini, elle ne chante plus, elle ne chante plus.

ALBERT

C'est égal, je veux m'en aller.

BÉRENGÈRE

Oh ! tu m'embêtes, je veux souper. On apporte les œufs... (*Le garçon entre en effet avec le plat.*)

ALBERT

Pourquoi n'apporte-t-il pas mes vêtements ? (*Il remonte un peu vers le fond. A ce moment, Edwige paraît, tenant une assiette à la main pour la quête.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, EDWIGE

EDWIGE, *avec un mouvement de surprise, à mi-voix.*

Tiens! qu'est-ce que tu fais ici?

ALBERT, *troublé.*

Eh bien...

EDWIGE

Tu es employé ici, maintenant?

ALBERT, *mettant vivement sur son bras la serviette qu'il tient à la main.*

Oui, oui!

EDWIGE

Elle est bonne, celle-là! Depuis quand?

ALBERT

Hé bien... depuis tout à l'heure.

EDWIGE

Moi aussi, j'ai quitté le pavillon du Bois aujourd'hui et on m'a engagée ici... Ah! tu as quitté ton café?

ALBERT

Non, non... je ne viens ici qu'à minuit, pour remplacer quelqu'un.

EDWIGE

Mais tu vas te crever, mon pauvre vieux!

ALBERT

Oh! non, non, je suis courageux...

EDWIGE

Crois-tu! quel heureux hasard de se trouver ici tous les deux?

ALBERT

Oui, oui, oui... c'est un heureux hasard!

EDWIGE

Mais ce qui m'embête, c'est que tu vas voir des femmes ici, des tas de grues.

ALBERT

Oh! non, non, non! Il n'y a pas de danger!

PLOUVIER, *à table.*

Garçon!

EDWIGE, *à Albert.*

On appelle!...

ALBERT, *effaré, va pour aller à la table de Plouvier.*

Non, non, ce n'est pas ma table...

BÉRENGÈRE

Qu'est-ce qu'il a donc à causer avec la chanteuse? (*Tout haut.*) Albert!

ALBERT

Voilà!

EDWIGE

Elle connaît déjà ton nom?

ALBERT

Oui, oui, ces femmes-là aiment bien appeler les garçons par leur nom. Elle m'a demandé le mien, tout à l'heure...

EDWIGE

Attention! Ces grues-là sont beaucoup trop familières avec les garçons, méfie-toi! (*Elle s'approche de la table de Plouvier en tendant son assiette.*)

BÉRENGÈRE, *à Albert.*

Eh bien, Albert!...

ALBERT, *s'approchant et restant debout.*

Qu'est-ce qu'il y a?

BÉRENGÈRE

Tu ne t'assois pas?

ALBERT, *regardant encore du côté d'Edwige.*

Je vais m'asseoir... tout à l'heure!

BÉRENGÈRE

Qu'est-ce que tu as donc à lui dire, à cette chanteuse?

ALBERT, *légèrement troublé.*

Quelques renseignements sur la Hongrie...

BÉRENGÈRE

Donne-moi donc un louis que je lui donne.

ALBERT

Un louis?

BÉRENGÈRE

Oui, parce que je lui ai fait dire de s'arrêter, tout à l'heure. Elle s'est arrêtée tout de suite. Elle est très gentille. Je lui ai dit de ne plus chanter parce que ça te rendait malade.

ALBERT

Non, non! il faut qu'elle chante, il faut qu'elle chante tout le temps... (*A part.*) Au moins, quand elle chante, elle n'est pas ici...

BÉRENGÈRE

Eh bien, vrai!... tu en changes d'avis, tu sais, dans une soirée!... Allons, assieds-toi donc!...

ALBERT

Non, non, non, j'aime mieux pas, j'ai des crampes dans les jambes... (*Il s'éloigne un peu de la table.*)

EDWIGE, *revenant de la table de Plouvier, et allant à Albert.*

Les types, là-bas, m'ont donné quarante sous... (*Elle s'approche de la table de Bérengère.*)

BÉRENGÈRE

Tenez, voilà vingt francs. C'est moi qui vous ai priée de cesser, tout à l'heure, mais vous pouvez continuer... mon ami va mieux.

EDWIGE

Je vous remercie, madame, vous êtes bien ai-

mable... (*Elle s'incline et s'éloigne. En passant devant Albert.*) Devine un peu ce qu'elle m'a donné, la grue, là-bas?

ALBERT, *sombre.*

Vingt francs!

EDWIGE

Tout juste... Tiens, prends donc ces quarante sous-là.

ALBERT, *se défendant.*

Je te remercie.

EDWIGE

Tu es bête! C'est de bon cœur. (*Lui mettant les deux francs dans la main.*) Veux-tu bien prendre ça... Si tu ne les prends pas, je suis fâchée...

ALBERT, *les empoche.*

Allons! Ça ne m'aura coûté que dix-huit francs! (*Sort Edwige.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, *moins* EDWIGE

BÉRENGÈRE

Eh bien, Albert?

ALBERT, *regardant autour de lui, avec inquiétude.*
Je viens ! Je viens !

BÉRENGÈRE

Eh bien, tu ne t'assois pas?

ALBERT

Pas encore. (*Il entend tout à coup la musique, tranquillement, il s'assoit.*) Ça y est... elle joue...

BÉRENGÈRE

Tu ne manges pas?

ALBERT

Je n'ai pas faim...

BÉRENGÈRE

Oh ! tu es gai, ce soir ! Tu devrais bien te mettre en frais pour Bouzin et Jacqueline.

BOUZIN

Mais non, ça ne fait rien.

JACQUELINE

Laisse-le donc !

BÉRENGÈRE

Écoute-moi : j'en ai assez de ces histoires-là ! Tu vas me faire le plaisir de souper très gentiment avec nous et d'être un peu moins nerveux.

ALBERT

Je n'ai pas faim !

BÉRENGÈRE

Tu sais que, si tu te conduis comme ça avec moi, je ne serai pas longue à te plaquer !

ALBERT

Mais non !

BÉRENGÈRE

Tu crois peut-être que je serai en peine de trouver un autre ami ? Je n'aurai pas quinze pas à faire. Regarde ce petit jeune homme du Poitou, qui est à la table de là-bas : il s'appelle Gastonnet... ou Gasconnet, je ne sais plus ; Plouvier me l'a présenté tout à l'heure.

ALBERT

Tu es méchante avec moi ! tu profites de ce que je suis un homme tendre et délicat, et de ce que je ne peux pas quitter les femmes. Mais si tu m'exaspères, je te quitterai !

BÉRENGÈRE

Moi, je ne veux pas qu'on me quitte. Je te quitterai si je veux, mais je ne supporterai pas que tu me plaques ! Dans ma position, on n'a pas le droit de se laisser plaquer. Si tu me plaques, je te tire dessus un coup de revolver. Je m'arrangerai pour ne pas te tuer ; je t'enverrai une balle dans le bras, par exemple, mais quelque chose qui fasse un peu de bruit à Paris. Ça me suffira...

ALBERT

Et à moi aussi.

BÉRENGÈRE

Veux-tu me faire le plaisir de souper avec nous ?

(*Albert va se mettre à manger, mais il se gratte l'oreille et, n'entendant plus la musique, il se lève de nouveau.*)

ALBERT, *à part.*

Ça y est! Elle ne joue plus!

BÉRENGÈRE

Voilà que tu te lèves encore! C'est trop fort! (*Appelant.*) Plouvier!

PLOUVIER

Qu'est-ce qu'il y a?

BÉRENGÈRE

Venez donc à notre table, on fera de la place : ce sera plus amusant.

PLOUVIER

Je veux bien, d'autant que nous avons fini. (*Il s'approche.*)

BÉRENGÈRE, *faisant les présentations.*

Monsieur Albert Loriflan... Monsieur Plouvier... Monsieur Gasconnet.

GASTONNET

Gastonnet!...

BÉRENGÈRE

Gastonnet! Ça ne fait rien. Asseyez-vous donc, messieurs. (*Ils s'assoient. A Albert.*) Assois-toi, maintenant!

ALBERT

Oui. (*Il va pour s'asseoir, mais apercevant Edwige,*

au fond, qui vient faire la quête, il reste debout et s'éloigne un peu de la table.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, EDWIGE

JACQUELINE

Tiens! la chanteuse!

BÉRENGÈRE

Ah! mes enfants, puisque la chanteuse est là, nous allons lui faire chanter pour nous seuls une chanson! Oh! elle en chantait une charmante tout à l'heure! (*Haut, à Edwige.*) Madame!

EDWIGE, *rectifiant.*

Mademoiselle!

BÉRENGÈRE

Hé! bien, mademoiselle... mademoiselle la chanteuse, voulez-vous nous chanter une chanson, une chanson pour nous... de préférence une chanson sentimentale?

EDWIGE

Je veux bien. (*Elle va faire un signe aux quatre chanteuses. Le gérant paraît à droite avec Arthur.*)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ARTHUR, LE GÉRANT

ARTHUR, *au gérant.*

Tu vois, celui-là qui est debout : d'après les conversations qu'on a entendues tout à l'heure, il est tout à fait suspect... on ne sait pas ce qu'il fait de ses journées ; je lui ménage quelque chose.

LE GÉRANT

Oh! tu m'embêtes, tu sais! Va-t'en! Va t'asseoir! Je ne veux pas de scandale dans cet établissement. (*Arthur sort par la gauche.*)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, *moins* ARTHUR

LE GÉRANT, *à Albert.*

Monsieur n'a pas commandé le café ? (*Edwige écoute*

le gérant avec stupeur. Les chanteuses sont entrées et se sont rangées à droite.)

ALBERT

Non, tout à l'heure. (*Le gérant s'éloigne. Albert, à Edwige.*) Il m'a demandé si le monsieur de là-bas n'a pas commandé le café...

EDWIGE

C'est étrange ! Il te parle d'une façon bizarre ! Il est poli, plein de respect...

ALBERT

C'est pour se moquer de moi. (*Il passe à la table de Bérengère et reste debout derrière une chaise.*)

PLOUVIER, *à Albert.*

Vous ne vous asseyez pas ?

ALBERT

Non, non... Oh ! moi, pour entendre la musique, j'aime mieux être debout !

BÉRENGÈRE

Albert, assieds-toi !

ALBERT

Oui... oui... (*A Edwige.*) Ils sont un peu partis, qu'est-ce que tu veux ! Ils me demandent maintenant de m'asseoir à leur table : une fantaisie de fêtards !

TOUS

Eh bien, voyons, asseyez-vous !...

ALBERT

Oui, oui. (*A Edwige*) Ils veulent que le maître d'hôtel s'assoie à leur table... (*Sourire forcé.*) C'est drôle !...

EDWIGE

Je te le défends !

ALBERT

Oh ! il faut, il faut. Ils seraient mécontents, ils ne reviendraient pas... Il ne faut pas les contrarier. (*Aux autres.*) Je m'assois. (*Il s'assoit timidement sur le bord de la chaise.*)

EDWIGE *commence à chanter une chanson tendre, en s'accompagnant sur le violon.*

La grand'mère, assise dans l'allée,
A revu sa jeunesse écoulée.
Son noble front demeure serein,
Loin de la vie et de son bruit vain...

(*Mais Edwige s'est aperçue que Bérengère caressait les cheveux d'Albert, et le vers précédent a fini sur une fausse note, qui a fait sursauter tout le monde. Edwige s'excuse d'un geste et reprend sa romance.*)

Une paix s'étend sur la nature.

(*Mais comme Bérengère continue à caresser Albert, la romance devient un chant d'abord haletant.*)

A peine on entend le doux murmure...

(*Puis la voix d'Edwige crie furieusement les deux derniers vers.*)

Le murmure des roseaux
Qui palpitent sur les eaux.

(*Tous les assistants, stupéfaits, se lèvent à la fin du couplet.*)

PLOUVIER

Qu'est-ce qu'il y a ?

EDWIGE, *montrant Bérengère.*

Il y a que madame est un chameau !

BÉRENGÈRE, *suffoquée.*

Chameau ! Chameau ! Elle m'appelle chameau !... C'est la première fois qu'on se permet de m'appeler chameau ! Qu'est-ce que c'est que cette vieille saltimbanque ?

EDWIGE

Saltimbanque !... Saltimbanque !... (*A Albert.*) Tu me laisses traiter de saltimbanque !

BÉRENGÈRE, *à Albert.*

Elle te tutoie, maintenant ?

EDWIGE, *à Albert.*

Elle te tutoie, maintenant ? (*A Bérengère.*) Qui est-ce qui t'a permis de tutoyer mon ami ?

BÉRENGÈRE

Ton ami ?... Ton ami ?... (*A Albert.*) Voilà que tu es son ami, à présent ! Eh bien, je ne te félicite pas !

Un vieux laissé pour compte comme ça!... (*Les soupeurs, attirés par le bruit, arrivent.*)

EDWIGE

Viens donc!... Je vais te montrer si je suis un vieux laissé pour compte. (*Elle relève ses manches.*) Il y a cinq ans, j'ai fait un numéro de force à l'Olympia...

BÉRENGÈRE, *à Jacqueline et à Bouzin qui la retiennent.*

Pensez-vous que je vais me commettre avec cette femme-là?... Sa perruque en poil de chien me resterait dans les doigts. Qu'est-ce qu'elle a là-dessous? Une pomme d'escalier, je ne tiens pas à la voir. Je laisse ça à monsieur, qui a du goût pour ça?

EDWIGE, *à Albert.*

Tu vas me laisser traiter comme ça? (*Elle s'avance vers Bérengère.*) Moi, je veux un peu lui rebrousser les plumes à cette volaille-là!...

GASTONNET, *s'interposant.*

Voulez-vous ne pas toucher madame!...

EDWIGE

Quoi?

GASTONNET

Voulez-vous... (*Edwige veut passer tout de même. Gastonnet l'arrête. Edwige feint d'avoir été frappée.*)

EDWIGE, *à Albert.*

Ah! Il m'a frappée!... Si tu ne le gifles pas, tu es le dernier des mufles!

ALBERT, *très ennuyé, s'inclinant devant Gastonnet.*

Monsieur, considérez-vous comme giflé !

GASTONNET

Bien, monsieur, nous réglerons ça demain... (*A Plouvier, d'un ton triomphant.*) La voilà, mon affaire retentissante !

ARTHUR, *entrant suivi d'un sergent de ville. Au sergent de ville.*

Priez ce monsieur de vous suivre...

TOUS

Oh !

ALBERT

Moi ?

ARTHUR

Oui !

LE SERGENT DE VILLE

Suivez-moi au commissariat !

ALBERT

Oh ! merci ! (*Il embrasse le sergent de ville et l'entraîne avec empressement.*)

EDWIGE

Mais moi, je n'ai pas fini de régler mon affaire... (*Elle se précipite du côté de Bérengère, que protège Gastonnet. Elle lève son archet pour la frapper au visage. A ce moment, les quatre chanteuses hongroises, attirées par le bruit, se mettent à chanter à tue-tête.*)

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'à l'acte premier. Il est huit heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PLONGEUR, LA CAISSIÈRE

LE PLONGEUR, *tout en balayant le café et replaçant les chaises qui sont autour des tables.*

Eh bien, madame Mirmain, vous arrivez de bonne heure, aujourd'hui. Vous êtes plus matinal qu'Albert.

LA CAISSIÈRE, *qui est entrée du fond à droite.*

C'est que je ne veux pas rester. Je suis de noce. Mademoiselle a la complaisance de me remplacer ce matin, et, alors, je suis venue de bonne heure... Mais c'est Albert qui n'est pas encore ici. Il va se faire attraper par le patron. Vous savez qu'il est huit heures cinq?

LE PLONGEUR

Oh! il ne sera pas long avant de venir. Je suis allé jusqu'à un hôtel des Champs-Elysées où c'est qu'il couche quelquefois... Il ne s'était mis au lit qu'à cinq heures. Figurez-vous qu'il n'était pas même déshabillé. Il m'a raconté je ne sais pas quelle aventure... qu'on l'avait conduit chez le commissaire...

LA CAISSIÈRE

Chez le commissaire?

LE PLONGEUR

Que le commissaire s'avait trouvé là, justement... que mon Albert lui avait dit comme ça son histoire, et que le commissaire l'avait relâché.

LA CAISSIÈRE

Ah! on l'a relâché?

LE PLONGEUR

Oh! oh! vous parlez qu'il avait l'air d'avoir mal aux cheveux, notre Albert! Et ce qu'il fait des dépenses!... Croyez-vous qu'il avait une voiture de remise à la porte avec un cocher épatant. Il ne l'avait pas lâchée depuis minuit.

LA CAISSIÈRE

Oh! mais c'est que c'est un grand seigneur! Tiens, voilà déjà des clients. (*Elle va à son comptoir.*)

LE PLONGEUR

Dites donc, je vais pourtant pas pouvoir les servir comme ça... je suis sale, dégoûtant!... Je vais m'ha-

biller. Faites-les patienter en attendant que je sois prêt ou que notre Albert arrive.

LA CAISSIÈRE

Oui, mais dépêchez-vous.

LE PLONGEUR

Oh! Albert sera là avant moi! (*Il sort.*)

SCÈNE II

LA CAISSIÈRE, UN JOURNALISTE, XAVIER, *puis* ALBERT *et* PHILIBERT

XAVIER, *s'asseyant avec le journaliste.*

Monsieur le journaliste, la meilleure chose était de se rendre compte *de visu.*

LE JOURNALISTE

Attendez que je tire mon carnet, d'abord, et que je note votre titre exact.

XAVIER

Je suis secrétaire de la Chambre syndicale des garçons de café. Je suis garçon de café depuis plus de vingt ans.

LE JOURNALISTE, *écrivant.*

Bien.

XAVIER

En venant ici, dans ce café, où nous sommes entrés au hasard, vous allez vous rendre compte, monsieur, de l'existence de martyr que mènent les garçons de café... Notez qu'il est huit heures du matin et qu'à cette heure-ci, où les banques ne sont pas encore ouvertes, le garçon de café, qui doit veiller jusqu'à minuit et même davantage, le garçon de café est déjà à son poste.

LE JOURNALISTE

Où est-il?

XAVIER

Il va venir. (*A la caissière.*) Eh bien, et le garçon?

LA CAISSIÈRE

Il va venir.

XAVIER, *impatient.*

Il devrait déjà être ici... Qui est-ce qui va servir les clients? C'est insupportable!

LE JOURNALISTE

Mais ne soyez pas exigeant pour quatre minutes de retard.

XAVIER, *sec.*

Cela ne devrait pas arriver.

LA CAISSIÈRE

Attendez un peu... Je ne sais pas comment ça se fait qu'il ne soit pas là... Une voiture qui s'arrête... le voilà qui arrive.

LE JOURNALISTE

Il arrive en voiture?

XAVIER

C'est probablement un cocher de ses copains qui aura eu la gentillesse de le déposer en passant... Oh! vous savez, ce n'est pas une complaisance inutile... le pauvre diable doit être fatigué! Attention, monsieur le journaliste, vous allez voir un des martyrs de la civilisation moderne!

LA CAISSIÈRE

Eh bien, Albert!

ALBERT, *avant d'entrer.*

Voilà! Voilà! (*Il entre, un chapeau à huit reflets sur la tête, son macfarlane laissant voir son habit et son plastron.*)

LE JOURNALISTE

Comment, c'est lui?

XAVIER

Je crois...

ALBERT, *s'approchant.*

Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs?

XAVIER

Deux cafés nature.

ALBERT

Une petite seconde. (*Entre le plongeur. Albert à la caissière.*) Donnez quarante francs à mon compte au plongeur, c'est pour mon cocher. (*Au journaliste.*) Je

l'ai depuis hier soir minuit, ça vaut bien ça pour une voiture de cercle... (*A la caissière.*) Deux cafés nature, deux !

LE JOURNALISTE, *à Xavier.*

Quarante francs de voiture !

XAVIER

Il va expliquer ça... ça ne doit pas être pour lui.

LE JOURNALISTE

Il est superbement vêtu.

XAVIER

Ils sont très soigneux de leurs effets.

ALBERT, *au plongeur qui revient.*

Ma veste et mon tablier, vite ! (*Le plongeur va lui chercher sa veste et son tablier pendant qu'il ôte son macfarlane et son habit. Le plongeur lui rapporte sa veste.*) Ah ! je me sens si bien, là dedans !... Je retrouve avec tant de plaisir cette veste et ce tablier ! (*Au moment où le plongeur emporte son habit.*) Attendez, mon carnet de chèques ! (*Il prend un carnet dans la poche de son habit et le met dans sa veste.*)

LE JOURNALISTE, *à Xavier.*

Il a un carnet de chèques !

XAVIER, *étonné.*

Je... je ne sais pas... Il a peut-être quelques économies qu'il met dans une banque au lieu de les placer à la caisse d'épargne.

LE JOURNALISTE

C'est intéressant, ça! (*A Albert.*) Dites donc, vous préférez mettre votre argent dans une banque qu'à la caisse d'épargne?

ALBERT

Le maximum des dépôts à la caisse d'épargne est de quinze cents francs... Me voyez-vous m'amener au bureau de poste avec des paquets de trente ou quarante mille francs?

LE JOURNALISTE

Eh bien, je vois que vous avez pas mal d'argent de côté.

ALBERT

Oh! un peu!

XAVIER

Et, malgré ça, vous n'êtes pas heureux?

ALBERT

Ah! fichtre non!

XAVIER, *au journaliste.*

Vous voyez... (*A Albert.*) Dites un peu à monsieur le martyre de votre existence.

ALBERT

Martyre! C'est le mot! Monsieur ne me croira jamais.

LE JOURNALISTE

Je vous écoute.

ALBERT

Si je vous disais ce que j'ai dormi cette nuit : deux heures un quart!... Et tout habillé!

LE JOURNALISTE

Vous n'avez même pas le temps de vous déshabiller? Mais, à quelle heure sortez-vous d'ici?

ALBERT

A minuit, mais d'ici que je sois au café de Paris, à la Paix ou chez Maxim's, ça fait une belle pièce d'une heure moins le quart.

LE JOURNALISTE

Ah! vous êtes aussi au café de Paris et chez Maxim's? Après votre service d'ici, vous allez faire le maître d'hôtel dans les restaurants?

ALBERT, *servant les cafés.*

Le maître d'hôtel !... Ah! là là là là!... je voudrais bien!... Ça me rapporterait, au lieu de me coûter. Et je ne serais pas engueulé...

LE JOURNALISTE, *prenant des notes.*

Engueulé...

ALBERT, *sombre.*

Et trahi...

LE JOURNALISTE, *de même.*

Trahi!...

ALBERT

Par-dessus le marché.

LE JOURNALISTE

Qu'est-ce que vous racontez?

XAVIER

Procédons par ordre... ne parlons pas de ce que vous êtes obligé de faire la nuit. (*Au journaliste.*) Ça, c'est exceptionnel... les garçons de café s'en tiennent à leur service de jour, ce qui est bien suffisant! Dites simplement à monsieur combien vous êtes malheureux le jour, ici, au café.

ALBERT

Ici, au café? Mais c'est la partie agréable de ma vie. Je trime, je me fatigue, mais je suis tranquille... Je sers des bocks, des apéritifs, mais, monsieur, je trouve ça idéal!... Je sais que les garçons de café se plaignent, je le sais. Mais s'ils avaient mené comme moi la vie de fêtard et de noctambule... s'il leur était arrivé le quart de ce qui m'est arrivé à moi, ils reprendraient avec joie leur tablier! (*Il reporte la cafetière.*)

XAVIER, *se levant.*

Celui-là n'est pas intéressant.

LE JOURNALISTE

Mais si, mais si... Tout ce qu'il dit est très curieux. Ça va me faire un papier excellent.

XAVIER, *agacé, payant Albert.*

Tenez! deux soucoupes à trente... Voilà douze sous. (*Au journaliste.*) Ce n'est pas un garçon de

café, c'est une espèce de toqué, d'imbécile... Nous avons autre chose à faire qu'à écouter ses bêtises.

ALBERT

Ah ! bien... dites donc !

XAVIER, *au journaliste.*

Allons, venez !

LE JOURNALISTE

Moi, je le trouvais très drôle.

XAVIER

C'est un garçon de café à la manque : il déshonore la corporation.

ALBERT, *recevant.*

Voilà tout ce qu'il me donne comme pourboire.

XAVIER

Nous prendrons un café autre part.

PHILIBERT, *entrant par la droite, pendant que Xavier et le journaliste s'apprêtent à sortir par la gauche.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc à s'en aller comme ça ?... Pardon, messieurs, qu'est-ce qui vous a mécontentés ?

XAVIER

Il y a que vous devriez faire un peu plus attention au recrutement de vos garçons... J'en connais qui sont sans place et qui sont excellents. Au lieu de cette espèce de toqué ! Mais je suis sûr que, si vous le gardez, c'est que vous le payez un prix dérisoire.

PHILIBERT, *suffoqué.*

Un prix dérisoire !

XAVIER

Prenez garde ! Si j'apprends que vous le payez au-dessous du tarif des chambres syndicales...

PHILIBERT, *écumant.*

Quatre cent seize francs par mois, est-ce que c'est au-dessous du tarif? Et avec un traité de vingt ans !

LE JOURNALISTE

Quatre cent seize francs par mois ? Un traité de vingt ans ? (*Il prend son calepin.*) Voilà qui est intéressant.

XAVIER, *vivement, lui enlevant son carnet.*

Mais non ! Ce n'est pas intéressant ! Allons dans un autre café ! Ici, c'est une boîte. (*Il l'entraîne et sort.*)

PHILIBERT, *vivement.*

Dites donc ! dites donc ! (*A Albert.*) C'est encore vous qui m'attirez ça ! Allez ranger le vin que j'ai mis en bouteilles et faites attention, je les ai comptées.

ALBERT

Pour qui me prenez-vous ?... Je suis un honnête serviteur ! (*A la caissière, à mi-voix, en sortant.*) Et je n'ai pas soif !

SCÈNE III

PLOUVIER, LE GÉNÉRAL, PHILIBERT
LA CAISSIÈRE, *puis* ALBERT *et* YVONNE

LE GÉNÉRAL, *à Plouvier.*

Alors, c'est au café qu'il habite, notre homme?

PLOUVIER

Je n'y comprends rien, mon général... Après cette altercation avec M. de Gastonnet, notre client, M. Loriflan, a été emmené au poste par un agent trop zélé. Il était parti sans laisser sa carte à M. de Gastonnet, mais nous avons eu son adresse par la chanteuse hongroise qui se trouvait là. Et le concierge de la maison vient de me dire qu'il faut s'adresser au café.

LE GÉNÉRAL

Mais enfin, quoi ! vous ne le connaissez pas plus que ça?

PLOUVIER

Soyez tranquille, mon général, c'est un gentleman. Bérengère me l'a affirmé... D'ailleurs, Bérengère n'a jamais été qu'avec des gens très bien... Voici proba-

blement le patron du café. (*A Philibert.*) Pardon, monsieur, nous cherchons M. Loriflan... N'est-il pas ici?

PHILIBERT, *renfrogné.*

Il est à la cave, en train de mettre du vin en bouteilles. Il ne va pas tarder à remonter. Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

LE GÉNÉRAL

Du madère.

PHILIBERT

Deux madères, deux! (*Il s'éloigne.*)

LE GÉNÉRAL, *à Plouvier.*

En train de mettre du vin en bouteilles. Singulière occupation!...

PLOUVIER, *rappelant Philibert.*

Vous seriez bien aimable de lui faire remettre nos cartes.

PHILIBERT

Je vais y descendre moi-même. Ce n'est pas que je le soupçonne de boire mon vin. Mais il n'est pas plus adroit que ça, vous savez!

LE GÉNÉRAL

Alors, il est presque tout le temps ici?

PHILIBERT, *en s'éloignant.*

Dame! de huit heures du matin à minuit!...

LE GÉNÉRAL, *à Plouvier.*

C'est un pilier de café. J'ai connu un nommé Ber-

toulier, à Montauban, qui était dans ce goût-là. (*Songeur.*) Un garçon brillant, qui a bien gâché sa carrière...

PLOUVIER

Je ne saurais trop vous remercier, mon général, d'avoir bien voulu assister mon client dans cette affaire. C'est pour M. de Gastonnet une consécration. Le général baron de Kerkoadec accepter d'être témoin !... Quand on sait que vous ne vous dérangez plus que pour les duels tout à fait sélects.

LE GÉNÉRAL

Il est bien entendu, Plouvier, que nous n'acceptons pas d'excuses, et que l'on va sur le terrain en tout état de cause ! Je ne suis pas l'homme des palabres et des conciliations.

PLOUVIER

C'est entendu, mon général, pas d'excuses !

LE GÉNÉRAL

Ce serait trop commode. On gifle un monsieur...

PLOUVIER

Il n'a pas été giflé... On lui a dit simplement : Considérez-vous...

LE GÉNÉRAL

C'est la même chose !

PLOUVIER

Et puis, mon jeune Poitevin est trop content d'avoir un duel sensationnel avec un adversaire très chic, qui

choisira probablement, pour le représenter, deux témoins à la hauteur... (*A ce moment Albert entre. Il s'approche de la table où sont assis les témoins. Plouvier lui tourne le dos.*)

ALBERT, *au général.*

Vous m'avez demandé, monsieur?

LE GÉNÉRAL

Nous avons demandé M. Loriflan.

ALBERT

C'est moi, messieurs... Albert Loriflan.

PLOUVIER, *se retournant.*

Comment, c'est vous?

ALBERT

Bonjour, cher monsieur. (*Il s'essuie la main pour la lui tendre. Plouvier lui tend une main hésitante.*) Ah ! au fait, vous ne saviez pas que j'étais dans la limonade... (*En prenant son parti.*) Eh bien, vous le savez, maintenant ! Je vous demande pardon. Je suis à vous dans la minute. Je suis seul au café du moment et voilà un consommateur... (*Il va à une table au fond pour prendre la commande d'un client qui vient d'entrer.*)

LE GÉNÉRAL, *à Plouvier.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

PLOUVIER

Je n'y comprends rien. C'est pourtant l'homme qui

est avec Bérengère et qui l'entretient très richement...

LE GÉNÉRAL

Qu'elle dit... Mais ça m'a tout l'air d'être le contraire. (*A Philibert qui entre.*) Dites donc, patron, arrivez un peu ici...

PHILIBERT

Qu'est-ce que c'est, messieurs?

LE GÉNÉRAL

Est-ce que vous connaissez bien les ressources de votre garçon?

PHILIBERT, *douloureusement.*

Ah ! je vous crois !

LE GÉNÉRAL

C'est un Alphonse, n'est-ce pas?

PHILIBERT

Un Alphonse?

LE GÉNÉRAL

Enfin, quoi, il vit aux crochets d'une femme?

PHILIBERT

Ah ! je ne pense pas. Sans parler de ce qu'il gagne ici, il a peut-être plus que vous d'argent de côté.

LE GÉNÉRAL

Vous êtes sûr de ça?

PHILIBERT, *de mauvaise humeur.*

Oui, mossieu, oui, mossieu. (*Il s'éloigne.*)

LE GÉNÉRAL

C'est une histoire à nous faire foutre de nous dans tout Paris !

PHILIBERT, *à Albert.*

Qu'est-ce que c'est que ces clients-là ?

ALBERT

Attendez donc ! Je me doute enfin pourquoi ils viennent. C'est pour une affaire d'honneur... je suis à vous, messieurs. (*A Philibert.*) C'est deux témoins d'un type à qui j'ai dit : Considérez-vous comme giflé !

PHILIBERT

Eh bien, qu'est-ce que ça peut leur faire, ça ?

ALBERT

Il va falloir me battre.

PHILIBERT

Vous allez vous battre ?... Pas dans le café !

ALBERT

Soyez tranquille. On se bat le matin de bonne heure, et je serai là pour l'ouverture.

PHILIBERT

Vous n'avez pas la frousse ?

ALBERT

Un peu... Mais on ne se fait jamais bien mal. (*Au général et à Plouvier qui se lèvent pour partir.*) Pardon, messieurs, je suis honteux de vous avoir fait

attendre... Vous venez de la part de ce monsieur que j'ai giflé hier soir? (*Le général et Plouvier se regardent embarrassés.*)

LE GÉNÉRAL

Oh! giflé!

PLOUVIER

Vous avez simplement dit : Considérez-vous...

ALBERT, *simple et digne.*

C'est la même chose. Je lui dois une réparation.

LE GÉNÉRAL

Il ne la demande pas... Une dispute d'après boire... Vous étiez très gais l'un et l'autre...

ALBERT

Moi, très gai? Je n'étais pas gai du tout! Je n'avais rien bu et, quand je n'ai rien bu, c'est effrayant ce que j'ai le vin triste! Non, messieurs, je connais les usages du monde. Et puis, d'abord, si ce monsieur ne veut pas de réparation, pourquoi est-ce que vous êtes venus?

PLOUVIER

Eh bien, nous avons réfléchi que ce n'était pas grave...

PHILIBERT, *qui s'est approché depuis un instant, bas à Albert.*

Ils ne veulent pas parce que vous êtes garçon de café. (*Il s'éloigne.*)

ALBERT

Ah! c'est comme ça! Ah! c'est comme ça!... Mes-

sieurs, vous êtes venus me demander une réparation, eh bien, je vous réponds que vous l'aurez! Et puis, d'abord, je ne veux pas causer avec vous! Je vais vous mettre en rapport avec deux de mes amis... Je n'ai pas sous la main des messieurs huppés, mais je connais deux braves garçons, un facteur des postes, employé du gouvernement, et le petit officier.

LE GÉNÉRAL

Un petit officier?

ALBERT

Oui, le plongeur.

PLOUVIER

Le plongeur?

ALBERT

Enfin, le jeune homme qui s'occupe de laver la vaisselle. Ils viendront vous trouver à votre club. (*Au plongeur qui paraît.*) J'aurai besoin de toi cet après-midi. (*Au général.*) Je connais les usages. Je vais demander au facteur quelles sont ses heures de tournée.

LE GÉNÉRAL

Mais, enfin, vous insistez pour pousser cette affaire, et vous êtes l'offenseur...

ALBERT

Je n'ai pas à savoir, moi, si je suis l'offenseur. Ça regarde le plongeur et le facteur. Je vais tout de suite prévenir le facteur. (*Il s'éloigne.*)

LE GÉNÉRAL

Evitons ça au plus vite... Garçon !... (*Se reprenant.*) Monsieur Loriflan! (*Albert revient.*) Eh bien... notre client vous fait des excuses...

ALBERT

Bien ! bien ! Mais des excuses écrites ?

LE GÉNÉRAL, *irrité.*

Des excuses écrites... (*Avec effort.*) C'est entendu !... (*Soulevant son chapeau.*) Au revoir, monsieur.

ALBERT, *poliment.*

Au revoir, messieurs.

LE GÉNÉRAL, *furieux.*

C'est une histoire... vous savez!

PLOUVIER

Pardonnez-moi, mon général...

LE GÉNÉRAL

Pour sûr que non, je ne vous pardonnerai pas! (*Il sort.*)

PLOUVIER, *gêné.*

A qui dois-je payer les deux consommations ?

ALBERT

Mais à moi ! Je vous les offrirais bien... Mais c'est contre les usages.

PLOUVIER

Voici vingt sous.

ALBERT

J'ai vingt centimes à vous rendre... Les voici. (*Il met vingt centimes sur la table.*)

PLOUVIER, *après avoir fait le geste de les laisser en pourboire, paraît gêné et les prend.*

Merci, monsieur. (*Ils se dirigent vers la sortie. Philibert s'en va également par une autre porte.*)

ALBERT

Ils n'ont pas osé me laisser de pourboire... Heureusement que j'ai un fixe important !

YVONNE, *entrant, à la caissière.*

Je viens vous remplacer dans un instant. Si je ne suis pas là quand vous serez obligée de sortir, allez-vous en tout de même, je ne tarderai pas... Qu'est-ce que ces messieurs voulaient à Albert ?

LA CAISSIÈRE, *à Albert.*

Albert, qu'est-ce que vous voulaient ces messieurs ?

ALBERT

Pour un duel... Ils m'ont fait des excuses...

YVONNE

Naturellement ! ils ne voulaient pas se battre avec vous. (*Elle sort.*)

ALBERT

Elle a toujours des choses aimables à vous servir !

LA CAISSIÈRE

Ça vous affecte ?

ALBERT

Ce n'est pas ça !... mais je ne suis pas en train.

LA CAISSIÈRE

Voilà quelqu'un pour vous.

ALBERT

Edwige! Elle manquait à la fête!

SCÈNE IV

EDWIGE, ALBERT, LA CAISSIÈRE

EDWIGE

Eh bien, me voilà.

ALBERT

Je te vois.

EDWIGE

Ne perdons pas de temps en conversations inutiles. D'abord, tu m'as trompée... avec une créature. Ensuite, tu ne m'as pas dit que tu avais fait un héritage considérable... J'avais deux raisons pour te tuer... Mais j'ai parlé de la situation à ma mère. C'est une femme d'un grand bon sens. Elle m'a dit qu'humainement je n'avais pas le droit de tuer un homme qui possédait huit cent mille francs. Je consens donc, non seule-

ment à te pardonner, mais encore à t'épouser. Inutile de me remercier. Ne t'imagine pas que c'est pour toi que je fais cela : tu ne le mérites certainement pas... (*Albert s'éloigne un peu.*) Je ne veux pas que tu m'embrasses, j'ai trop de mépris pour toi ! Je suis simplement venue te prévenir pour que tu prépares sans retard tes papiers. Moi, je vais envoyer, dès à présent, une dépêche en Bulgarie et une autre en Suède, pour avoir mon extrait de naissance.

ALBERT

Vous êtes donc née en deux pays différents?

EDWIGE

Ma sainte mère ne sait plus au juste... Elle n'a jamais rien compris à la géographie... Je vais au télégraphe et je reviens. (*Elle sort.*)

ALBERT, *à la caissière.*

Ça y est! Je vais être forcé d'épouser Edwige... Je l'ai séduite, je dois l'épouser. Le temps d'arrêter quelques dispositions testamentaires et j'en finirai avec la vie.

LA CAISSIÈRE

Vous êtes fou!

ALBERT

Non, je suis las, je ne trouve que déceptions... Il n'y a qu'une seule femme au monde qui m'aime : c'est elle. Vous comprenez qu'il ne me reste plus qu'à me tuer. Elle sera d'ailleurs bien attrapée.

LA CAISSIÈRE

Voilà deux autres personnes.

ALBERT

C'est encore pour moi. Tous les clients du café, ce matin, c'est pour moi.

SCÈNE V

LES MÊMES, BÉRENGÈRE, *entrant, suivie de* JACQUELINE, *puis* EDWIGE, *puis* PHILIBERT, *puis* YVONNE.

BÉRENGÈRE, *à la caissière.*

M. Albert Loriflan?

LA CAISSIÈRE

Albert !

BÉRENGÈRE, *stupéfaite, apercevant Albert.*

Garçon de café !

JACQUELINE

Garçon de café !

ALBERT, *paisiblement.*

Garçon de café.

BÉRENGÈRE

Eh bien, me voilà fraîche !

ALBERT

Pourquoi vous voilà-t-il fraîche ?

BÉRENGÈRE

Parce que je vais être la risée de tout Paris.

JACQUELINE

Quand on saura qu'elle a été la bonne amie d'un garçon de café...

BÉRENGÈRE

Ça ne se passera pas comme ça !

JACQUELINE

Ça ne peut pas se passer comme ça.

BÉRENGÈRE

Tu me coûtes ma situation, il faut que tu répares cela : tu m'épouseras... tu m'épouseras !

ALBERT

Ah ! bon... Eh bien, il faut vous arranger avec madame... (*Il montre Edwige qui entre.*)

EDWIGE

Qu'est-ce qu'il y a ?

BÉRENGÈRE

La chanteuse hongroise !

EDWIGE

La créature !

ALBERT, *à Bérengère, en désignant Edwige.*

Mademoiselle désire déjà m'épouser. Discutez

toutes les deux, faites valoir vos droits; quand vous vous serez mises d'accord, vous me direz ce qui aura été décidé. Attendez. (*Il leur apporte des bouteilles et des verres.*) Tenez, voilà des consommations... c'est une tournée à mon compte. (*Il s'éloigne et va près de la caisse. A la caissière.*) C'est égal, j'aime mieux qu'elles soient deux à m'épouser : comme ça, j'ai des chances de n'en épouser aucune. (*Il reste derrière le comptoir et écoute.*)

EDWIGE, *à Bérengère.*

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Est-ce que vous vous imaginez qu'il va vous épouser ?

BÉRENGÈRE

Et vous donc ?

EDWIGE

Moi, c'est autre chose; il m'a connue innocente, il me doit une réparation.

BÉRENGÈRE

Il vous a connue innocente ? Eh bien, il a fallu qu'il se lève de bonne heure.

EDWIGE

Insolente !

BÉRENGÈRE

Ça prend peut-être avec lui, mais pas avec moi... j'ai eu des renseignements précis sur vous, depuis hier... Les quatre chanteuses hongroises d'hier, ce n'étaient pas vos sœurs.

EDWIGE

Ce n'étaient pas mes sœurs?

BÉRENGÈRE, *à mi-voix.*

C'étaient vos filles ! (*Edwige reste suffoquée. Bérengère, continuant.*) Vous avez encore trois autres enfants connus, dont le géant russe qui était l'année dernière aux Folies-Bergère...

EDWIGE *s'évanouit, et tombe sur un siège.*

Ah !... (*Se relevant.*) J'aime mieux m'en aller. (*Elle sort très exaltée.*)

ALBERT, *à la caissière.*

Oh ! alors, je ne me tue plus... Sept enfants, dont un géant !...

LA CAISSIÈRE

Et vous pensiez l'avoir connue jeune fille ?

ALBERT

Comme il y a des physionomies trompeuses ! (*I sort.*)

BÉRENGÈRE, *à Jacqueline.*

Je pense que son mariage est plutôt compromis.

JACQUELINE

Mais le tien ?

BÉRENGÈRE

Je n'y crois pas énormément non plus. (*Philiber entre et va à la caisse.*)

LA CAISSIÈRE

Ah ! monsieur Philibert, j'ai oublié de vou

remettre, tout à l'heure, un mot de M. Bigredon. (*La caissière sort. Yvonne la remplace.*)

PHILIBERT, *ouvrant le mot, il lit.*

Nouveau plan de campagne... (*A part.*) Il m'embête, celui-là ! (*Lisant.*) *Pour vexer Albert, vous lui soufflez sa maîtresse. J'ai envoyé ce matin à Bérengère d'Aquitaine un bouquet de deux louis avec une carte de vous...* Oh ! il m'embête, celui-là !

JACQUELINE, *à Bérengère.*

En somme, qu'est-ce que tu vas faire ?

BÉRENGÈRE

Eh bien, je n'en sais rien.

JACQUELINE

Tu vas te trouver bien seule !

BÉRENGÈRE

J'espère que ça ne durera pas longtemps, mais je ne serais pas fâchée de savoir qui est le nommé Philibert qui habite précisément dans la maison et qui m'a écrit ce matin en m'envoyant des fleurs. (*A Philibert.*) Pardon, monsieur, connaîtriez-vous M. Philibert ?

PHILIBERT

C'est moi, madame.

JACQUELINE

Eh bien, j'espère que tu en as du succès dans la limonade !

BÉRENGÈRE

Si le patron est aussi chic qu'Albert, je ne m'embêterai pas. (*Souriant, à Philibert.*) Cela ne vous étonne pas de me voir ici ?

PHILIBERT

Non, madame, nous avons eu souvent du beau monde. (*A part.*) J'ai déjà vu cette femme-là.

BÉRENGÈRE

C'est vous qui m'avez envoyé des fleurs, ce matin ?

PHILIBERT

Ah ! oui !... (*A part.*) Ça y est ! C'est la poule à Albert !... Eh bien, madame, c'est une erreur !

BÉRENGÈRE

Ce n'était pas pour moi ?

PHILIBERT

Si, si, madame, vous pouvez garder le bouquet. Mettez-le dans un vase, mais n'y faites pas attention.

BÉRENGÈRE, *tirant une carte de son réticule et lisant.*

Vous me disiez sur votre carte que vous aviez pour moi la plus vive admiration.

PHILIBERT

Mais ce n'est pas vrai, madame, ce n'est pas vrai !

BÉRENGÈRE

Et que vous désiriez vivement être reçu chez moi...

PHILIBERT

Non, madame, mais non, madame, je n'y tiens pas... Et puis, que voulez-vous? moi, il ne faut pas venir me parler de ça dans mon établissement. Je suis un commerçant, j'ai beaucoup à faire. Je sais bien qu'il y a des débitants qui sont à courailler à droite et à gauche, ce n'est pas mon numéro.

BÉRENGÈRE

Eh bien, vous êtes encore poli!

PHILIBERT

Je vous demande pardon, madame, je n'ai rien d'impoli à vous dire... et vous êtes une femme; puis, d'autre part, vous venez consommer, mais il ne faut pas venir chercher autre chose ici, madame.

BÉRENGÈRE

Eh bien, dites donc, vous en avez un toupet!

PHILIBERT

Depuis que je suis veuf, je vous avoue, madame, que je n'ai pas pensé à la bagatelle... et je ne veux pas commencer aujourd'hui. Je ne dis pas que vous ne soyez pas appétissante, vous, et la petite aussi, mais c'est comme ça!

BÉRENGÈRE

Mais qu'est-ce qu'il a, celui-là? Est-ce que c'est moi qui ai été vous chercher? qui vous ai dit de m'envoyer un bouquet?

PHILIBERT

Certainement que non! Car vous auriez pu me le

dire! je ne vous l'aurais jamais envoyé. (*A part.*) Attrape ça et mets ton mouchoir là-dessus!

BÉRENGÈRE, *à Jacqueline.*

Qu'est-ce que tu dis de ça, toi?

JACQUELINE

Je n'y comprends rien!

BÉRENGÈRE

Eh bien, si on m'y repince, à mettre les pieds dans cette maison! Ah!

PHILIBERT

Elle ne vous réclame pas, cette maison. (*Elles sortent.*) Allez-vous-en, fleurs vénéneuses! (*A Yvonne qui entre et l'embrassant.*) Voilà ma fleur d'innocence.

SCÈNE VI

PHILIBERT, YVONNE.

PHILIBERT

Voyons les comptes, maintenant. Dis donc, la caissière doit avoir de l'argent à me remettre?

YVONNE

Oh! non, papa, je crois que c'est le contraire.

PHILIBERT

Comment ça?

YVONNE

Je vois qu'elle a laissé une note là. Il paraît qu'elle a payé une facture de tailleur pour M. Bigredon.

PHILIBERT

De tailleur?

YVONNE

Oui, un habit de soirée.

PHILIBERT

Eh bien, il a plutôt un certain toupet!

YVONNE

Hier, il est venu avec sept ou huit personnes de ses amis... on leur a servi trois tournées.

PHILIBERT

Il a payé?

YVONNE

Non, il a dit que c'était à ton compte à toi... que ça rentrait dans son plan de campagne, qu'il faisait ça pour fatiguer Albert et qu'il n'ait pas la vie trop douce. Enfin, qu'est-ce que c'est que ces manigances-là? Papa, m'expliqueras-tu ça un jour?

PHILIBERT

C'est des choses que tu ne peux pas comprendre. Ah! misère de misère! Pourquoi me suis-je embarqué là-dedans?

YVONNE

Le voilà, M. Bigredon!

SCÉNE VII

LES MÊMES, BIGREDON

BIGREDON, *aimable.*

Bonjour, bonjour !

PHILIBERT, *sèchement.*

Bonjour !

BIGREDON

Je vais mieux, vous savez.

PHILIBERT

Ça me fait bien plaisir.

BIGREDON

Hier soir, au restaurant, j'étais mal à mon aise ; c'est parce que j'avais trop attendu pour souper. Ce matin, j'ai fait venir votre médecin...

PHILIBERT

Mon médecin ?

BIGREDON

Oui. Il m'a donné une drogue excellente...

PHILIBERT

Que vous avez fait prendre chez mon pharmacien ?

BIGREDON

Parfaitement... et me voici remis.

PHILIBERT

Allons, tant mieux !

BIGREDON

Et prêt à recommencer ce soir !

PHILIBERT

Ça, c'est moins sûr, c'est moins sûr ! Monsieur Bigredon, le moment est venu de vous parler sérieusement... Je crois que, si vous voulez continuer à être le bienvenu ici, il vaut mieux ne plus remettre les pieds dans mon établissement... Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de bouquet que vous m'avez fabriquée ? Voilà que vous me faites offrir des fleurs à des grues, maintenant ?... Ce matin, c'était un défilé de poules dans la maison... (*A mi-voix.*) dans cette maison... où habite ma fille !... Ah ! si je ne me retenais pas ! (*A Yvonne, avec une voix tremblante.*) T'as bien pris ta leçon d'anglais ?

YVONNE

Il ne s'agit pas de ça, papa... Je désirerais te parler au sujet d'Albert... Depuis quelque temps, il n'est plus possible, je lui fais observations sur observations...

BIGREDON

C'est très bien, ça.

PHILIBERT

Pourquoi est-ce très bien ?

BIGREDON

Il faut lui faire beaucoup d'observations pour qu'il finisse par être excédé et par rendre son tablier.

YVONNE

Ah ! c'est comme ça ! Ah ! c'est comme ça ! Eh bien, vous pouvez être tranquille ! Monsieur, je ne comprends rien à vos combinaisons, mais il ne faut pas que vous comptiez sur moi pour les faire aboutir... je trouve ça dégoûtant, si vous voulez le savoir... monsieur Bigredon ! Au revoir, monsieur Bigredon ! (*Elle s'en va.*)

PHILIBERT

Elle a raison !... Elle a raison !... Je suis un fou de vous avoir suivi dans cette affaire-là !

BIGREDON, *inspiré.*

Monsieur Philibert, il me pousse un idée merveilleuse qui va sauver la situation.

PHILIBERT

Je ne veux pas la savoir.

BIGREDON

Vous ne voulez pas la savoir... Eh bien, vous ne la saurez pas...

PHILIBERT

Dites-la toujours, ça n'engage à rien.

BIGREDON

Vous connaissez la jeune fille qui vient de sortir?

PHILIBERT

Ma fille ?

BIGREDON, *fatidique.*

Il faut qu'Albert épouse votre fille.

PHILIBERT

Epouser ma fille ?

BIGREDON

Eh bien, est-ce que ce n'est pas une idée géniale?

PHILIBERT

Oh! voyons! voyons! voyons! (*Il reste immobile, en proie à un travail de réflexion.*) Pour un homme intelligent, vous n'êtes pas si bête que ça... Vous savez qu'Albert ne manque pas de qualités, au fond... Il ne boit plus, et il a plus d'instruction qu'il n'en a l'air... Je le soupçonne même de n'être pas sans délicatesse... Non, mais voilà... ma fille n'en voudra jamais.

BIGREDON

Pourquoi ça?

PHILIBERT

Ah! la fierté! la fierté! Il suffit qu'Albert ait été garçon de café ici...

BIGREDON

Ah! voilà bien le résultat des leçons d'anglais... Est-ce qu'on fait prendre des leçons d'anglais aux jeunes filles?

PHILIBERT

J'ai peut-être eu tort?

BIGREDON

Quelle idée vous avez eue de lui faire apprendre l'anglais, pour habiter les Ternes !

PHILIBERT

D'autant que tous les Anglais des Ternes parlent français.

BIGREDON

Monsieur Philibert, mon vieux monsieur Philibert, il faut la décider... dites-lui qu'Albert a un pépin pour elle...

PHILIBERT

Ce n'est pas vrai !

BIGREDON

Dites-le lui toujours, vous verrez ce que ça donnera.

PHILIBERT

Ça m'embête d'entamer cette conversation avec elle...

BIGREDON

Voulez-vous que je m'en charge ?

PHILIBERT

Non, vous la dégoûtez... je lui parlerai ce soir ou demain...

BIGREDON

Le plus tôt possible.

PHILIBERT

Si ça s'arrange et qu'il veuille rester comme garçon

de café sans être payé. Au fond, je ne suis pas mécontent de son service...

BIGREDON

Venez par là, le voici. (*Ils sortent premier plan à droite, comme Albert entre.*)

SCÈNE VIII

ALBERT, LE PLONGEUR. *Albert les regarde s'en aller d'un air défiant. Au bout d'un instant, le plongeur, qui était entré sournoisement pendant la scène de Bigredon et de Philibert, montre sa tête au-dessus du comptoir.*

LE PLONGEUR

Mon vieux! oh! mon vieux! mon vieux! j'ai quelque chose à t'avertir.

ALBERT

Qu'est-ce qu'il y a?

LE PLONGEUR

Le père Philibert et le père Bigredon machinent contre toi une combine. Oh! mon vieux! mon vieux!

ALBERT

Mais qu'est-ce que c'est?

LE PLONGEUR

Tu demandes qu'est-ce que c'est ?

ALBERT

Mais dis-le donc ?

LE PLONGEUR

Ils veulent te faire épouser mademoiselle. (*Albert, ému, s'assoit.*) « Il faut qu'il épouse votre fille, que disait le père Bigredon ! Il ne consentira jamais, que disait le père Philibert ! Oh ! les leçons d'anglais ! que disait le père Bigredon ! J'oserai pas lui parler, que disait Philibert ! Il faut y parler tout de suite, que disait le père Bigredon ! » (*Le plongeur passe devant le comptoir.*)

ALBERT

Faut-il que ça soit une paire de canailles pour imaginer ça !

LE PLONGEUR

Qu'est-ce que tu dis ?

ALBERT

Je dis : Faut-il que ça soit une paire de canailles pour imaginer ça !

LE PLONGEUR

Oui, te faire marier à une personne que tu détestes !

ALBERT

Oui... Certainement que je la déteste, mais encore ça ne serait pas une raison... Pour un mariage, on peut passer là-dessus. Mais vouloir marier un garçon

de café comme moi à une jeune demoiselle qui sait l'anglais, le piano, tu vois ça d'ici ?

LE PLONGEUR

Tout de même, ça se pourrait bien. Avec ça que tu n'es pas encore plus riche qu'elle?

ALBERT

Oh ! tu te fais sur la richesse des idées... de plongeur. Tu vois ça de ta cuisine ! Si tu avais fait la fête comme moi, si tu avais fréquenté des riches, tu verrais que ce n'est pas ça qui fait la différence des personnes... Ainsi, avec la Bérengère, on a logé et couché dans des meubles autrement beaux que ceux du père Philibert... Et Bérengère, si tu voyais ce qu'elle a comme bagues : les doigts tout enflés. Jamais mademoiselle n'a eu des bagues comme ça. Tout ça n'empêche pas que Bérengère n'est pas au-dessus d'un plongeur... Je ne dis pas ça à cause de ses mœurs qui ne valent pas les tiennes, mais je parle pour son éducation qui est kif-kif avec toi. Tandis que mademoiselle... eh bien, c'est mademoiselle... pas parce qu'elle est la fille du père Philibert... le père Philibert, je ne le respecte pas plus qu'un litre entamé... Il faut vraiment qu'il ne doute de rien et qu'il n'ait pas peur pour vouloir marier une belle demoiselle comme ça avec un galvaudeux, même doré sur tranches, comme mézigue.

LE PLONGEUR

Albert, tu te méprises trop.

ALBERT

Mais non !

LE PLONGEUR

Mais si. Evidemment, quand tu me causes, tu as l'air d'un pédezouille, mais je t'ai déjà entendu converser avec des gens chics ; je ne m'y connais pas en intelligence, mais je te réponds que tu peux y faire avec n'importe qui.

ALBERT

Tu ne t'y connais pas.

LE PLONGEUR

J'en tiens pour ce que j'ai dit.

ALBERT

En tout cas, je me demande comment ils vont s'y prendre pour parler à mademoiselle.

LE PLONGEUR

Oh ! je sais comment, moi. Ils vont lui dire que tu as un pépin pour elle.

ALBERT

Ah ! tu vas me faire rougir jusqu'à la peau du crâne... Tu crois qu'ils diraient ça ? Mais, du coup, je ne vais plus savoir où me fourrer. Non, non, il ne faut pas qu'on aille lui colporter une chose pareille.

LE PLONGEUR

Il n'y a qu'un moyen d'empêcher ça.

ALBERT

Lequel ?

LE PLONGEUR

Que tu causes à mademoiselle et que, tout en causant, tu lui fasses comprendre qu'elle ne t'a jamais donné dans l'œil.

ALBERT

Eh bien, tu as raison, il faut que je lui parle... D'abord, depuis que je la connais, et pourtant je la déteste bien, je suis à chercher ce que je pourrais lui dire... Cette fois-ci, j'ai de quoi lui parler... je vais lui dire ça tout de suite... sans réfléchir... en me pinçant le nez et en fermant les yeux.

LE PLONGEUR

Il est bientôt l'heure qu'elle va rentrer de sa leçon d'anglais.

ALBERT, *avec un effort d'énergie.*

Je vais lui parler, je vais lui parler!

SCÈNE IX

LES MÊMES, UN CLIENT.

ALBERT

Zut! voilà un client!

LE PLONGEUR

Il faut le sacquer.

ALBERT, *au client.*

Qu'est-ce qu'il y a, monsieur?

LE CLIENT

Un bock, d'abord, et de quoi écrire!...

ALBERT

De quoi écrire?

LE PLONGEUR

Il en a pour deux heures.

ALBERT

Monsieur, nous attendons de la bière en retard.

LE PLONGEUR

Nous n'avons plus qu'un fond de tonneau.

ALBERT

Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller à la brasserie en face. Ils ont de la Pilsen extraordinaire.

LE CLIENT

Je ne tiens pas à de la bière. Donnez-moi un café noir.

ALBERT, *hésitant.*

Eh bien... eh bien...

LE PLONGEUR, *à mi-voix, à Albert.*

Ouvriers!... On attend des ouvriers.

ALBERT

Oui, on attend des ouvriers, avec des échelles... Ils vont repeindre tout l'établissement.

LE PLONGEUR

Au milieu d'un courant d'air terrible.

LE CLIENT

Ah ! zut ! Il fallait fermer votre botte, alors... J'ai donné rendez-vous à un de mes amis ici.

ALBERT

Eh bien, on l'enverra vous rejoindre en face.

LE PLONGEUR, *allant ouvrir la porte.*

Comment est-ce qu'il est ?

LE CLIENT

Un grand monsieur avec une barbe grise.

ALBERT

Soyez tranquille, on vous enverra tout ce qui vient ici comme barbes grises. (*Sort le client.*) Et même comme barbes blanches, barbes noires et pas de barbe du tout...

SCÈNE X

LES MÊMES, YVONNE

YVONNE, *qui a vu sortir le client.*

Qu'est-ce que ça veut dire? Il est parti sans consommer?

LE PLONGEUR

Oh ! Il demandait des choses impossibles. Il ne sait pas ce qu'il veut, cet homme-là.

YVONNE, *au plongeur.*

Oui, les clients s'en vont sans consommer... parce que le café est très mal tenu !... Je sais bien que ce n'est pas vous que ça regarde.

ALBERT, *à part.*

Elle ne me le dira pas directement ! Je suis un paria, comme on dit dans les Indes.

LE PLONGEUR, *bas.*

Eh bien, vas-y, maintenant, c'est peut-être le moment.

ALBERT

Ça ne va pas être commode...

LE PLONGEUR

Vas-y tout de même. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

YVONNE, ALBERT

ALBERT, *s'approchant du comptoir.*

Vous êtes dure pour moi, mademoiselle.

YVONNE

Qu'est-ce que c'est ?

ALBERT, *ému.*

Mademoiselle, avec le plus grand respect... avec le respect... qui se doit... voulez-vous me donner la licence de vous parler pendant... pendant cinq minutes, montre en main, et de vous dire ma respectueuse façon de penser... Les cinq minutes écoulées, bouche cousue... Je serai muet comme une statue. Voilà : Je sais pourquoi vous êtes si dure avec moi. C'est à cause d'un sentiment de votre part qui est tout à fait bien... D'ailleurs, vous n'êtes capable que de ça... (*Geste d'Yvonne.*) Laissez-moi parler. Je ne dépasserai pas ces cinq minutes que vous m'avez permises.

YVONNE

Vous avez pris la permission tout seul.

ALBERT

Mettons que vous ne l'avez pas défendu... Mais je dépense mes cinq minutes à parler pour ne rien dire. (*Avec une grande rapidité de débit.*) Je disais donc que vous n'êtes capable que de sentiments très bien, et que c'est à cause d'un sentiment très bien que vous êtes dure pour moi. (*Reprenant un débit ordinaire.*) Vous vous dites : « Maintenant que ce garçon est riche, je ne veux pas avoir l'air de changer mon air que j'ai toujours eu vis-à-vis de lui. »

YVONNE, *vivement.*

Pas du tout.

ALBERT

Vous vous défendez de ça. Encore un sentiment très bien. Je vous dis que vous n'avez que ça! (*S'asseyant et douloureusement, à lui-même.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu!

YVONNE

Qu'est-ce qui vous prend?

ALBERT

Je parle au bon Dieu, au bon Dieu qui n'est pas fier et qui laisse les garçons de café lui parler comme ils veulent... Seigneur!... (*A Yvonne.*) Ça ne compte pas dans les cinq minutes... (*Les yeux au ciel.*) Seigneur!... (*A Yvonne.*) Mais vous pouvez écouter ce que je lui dis... (*De nouveau les yeux au ciel.*) Seigneur, je suis destiné à être malheureux toute ma vie. Dites à la Providence qu'elle soit un peu plus douce pour moi. Elle m'envoie la fortune, c'est entendu, des centaines et des centaines de mille francs qui ne me font aucun plaisir. Elle me met en relations avec des personnes très brillantes... qui m'embêtent... Elle me dit après ça, la Providence, avec son petit air malin: « De quoi que tu te plains, Albert? » Elle sait bien que les seuls bonheurs qui seraient de vrais bonheurs, ce n'est pas pour moi! Interdit à Albert. Le public n'entre pas ici. (*S'approchant du comptoir.*) Mademoiselle, je vous le demande en grâce. Dites-moi, une fois pour toutes, que vous me méprisez!

YVONNE

Monsieur Albert, assez sur ce sujet!

ALBERT

Vous ne voulez même pas me dire que vous me méprisez. Je me rends bien compte que j'aurais encore plus de fortune, je serais un garçon mal élevé... Ce qui serait gentil de votre part, et ce qu'on peut vous demander, car, en somme, c'est des choses qu'une demoiselle patronne peut très bien dire à un garçon employé, c'est de m'adresser des observations quand je fais des choses qui ne sont pas suivant la bonne éducation... Ce que je demande là, ce n'est pas pour m'élever au-dessus de ma condition... Ah ! fichtre non ! Il y a quinze jours que, tous les soirs à minuit et demi, je m'élève au-dessus de ma condition. Ça ne me réussit pas du tout. (*Avec véhémence.*) Je veux rester dans ma condition ! Mais ce que je ne supporte pas, c'est que vous me considériez comme un mal élevé. (*Les larmes aux yeux.*) C'est des choses bien douloureuses pour moi.

YVONNE, *un peu moins sèchement.*

Allons ! Calmez-vous, je vous ferai des observations...

ALBERT

Oui, n'est-ce pas ?... Mais des observations dures, dures... Parce que, n'est-ce pas, quand on n'est pas en position d'entendre d'une jeune dame les choses... que l'on voudrait entendre, eh bien, à défaut de ça, on souhaite qu'elle vous attrape, comme le dernier des derniers, avec de la cruauté !... (*Yvonne fait un geste de dénégation.*) Si ! si ! de la cruauté !... Oh

mademoiselle, comme je regrette que votre papa ne puisse pas me flanquer à la porte!

YVONNE

Pourquoi ça?

ALBERT

Parce que, dans ce cas, je me dirais : « Eh bien! allons-y! vaille que vaille! brûlons nos vaisseaux! Tout le monde sur le pont! Faisons-nous flanquer à la porte, mais lâchons le paquet, disons ce que nous avons sur le cœur... » Seulement, voilà... voilà ma destinée... Je ne peux pas me débarrasser du secret qui m'étouffe. Je suis forcé de rester ici jusqu'au 15 avril 1931, et si je disais ce que j'ai dans le cœur, ma situation serait un enfer. Et, en plus, voulez-vous que je vous dise ce qui me fait encore souffrir?... Eh bien, c'est que je n'ai pas le courage de perdre tout espoir... Si j'avais perdu tout espoir, je serais plus tranquille. Je me dirais : « Eh bien! tant pis! Tu es dans le seau, reste au fond du seau... Tu as eu tort d'aimer une femme au-dessus de ta condition... » (*Vivement, sur un geste d'Yvonne.*) Une personne que vous ne connaissez pas... On dit qu'on a vu des rois épouser des bergères. Encore, quand on dit qu'on a vu... j'aurais voulu être là, moi!... Mais ce qu'on n'a jamais vu, c'est un garçon de café ignorant, bête, grossier, sans éducation, jeter les yeux sur une personne savante, distinguée, qui a plus d'esprit dans le plus petit de ses cinq doigts que cet énorme et grossier garçon de café dans toute sa personne... Seulement, hé! hé!... cette personne savante, distinguée,

ne se doute pas que ce garçon de café n'est pas si complètement bête qu'il en a l'air... il a toutes sortes d'idées dans sa tête... des idées assez gentilles, pas très bien rangées... enfin elles y sont, elles ne sortent pas souvent, mais elles sortent quelquefois... Il suffirait pour cela qu'on le regarde avec indulgence... Et puis, ce garçon de café est ignorant, mais ça se corrige, ça. Il apprendrait peut-être le piano et l'anglais tout comme un autre... (*Yvonne sourit malgré elle.*) Quant à son éducation, eh bien, ça se corrigera aussi, ça! Il suffirait de lui faire une observation de temps en temps... On ne dirait pas : « Quel malheur d'être avec un butor pareil! » on dirait simplement au butor : « Butor, attention! Il vaut mieux ne pas faire ça, ce n'est pas élégant. » Alors le butor se le tiendrait pour dit, car il aurait tellement peur de déplaire à cette personne qu'il serait capable de changer complètement et de devenir quelque chose comme un monsieur. (*Avec exaltation.*) Car l'amour, savez-vous bien, suffit à changer un homme, à condition que cet amour soit très fort, mais, pour ça, il n'y a pas d'erreur, l'amour que je ressens est un amour tout puissant... et je le dis maintenant : j'aime quelqu'un et personne ne m'empêchera de dire qui... (*Il regarde Yvonne et s'arrête intimidé.*) Les cinq minutes sont écoulées, je crois... et voilà des clients... (*Entrent un client, Philibert et le plongeur. Yvonne se lève précipitamment.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, PHILIBERT, LE CLIENT

LE PLONGEUR

Tu lui as dit que tu n'avais pas de pépin pour elle

ALBERT

Oui... Oui, c'est-à-dire que je lui ai dit le contraire.

LE PLONGEUR

Eh bien, merci ! (*Il sort.*)

YVONNE, *appelant à droite.*

Papa !

ALBERT, *au client qui rentre.*

Ah ! c'est vous, monsieur ! Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

LE CLIENT

Eh bien, je suis revenu parce que je suis sûr que mon ami va venir me prendre ici... Est-ce qu'il est venu un monsieur à barbe grise?

ALBERT, *distrait.*

Un monsieur à barbe grise?...

LE CLIENT

Oui.

ALBERT, *distrait.*

Avec un chapeau haut de forme?

LE CLIENT

Non, un chapeau melon!

ALBERT

Un chapeau melon et un pardessus?

LE CLIENT

Un pardessus marron!

ALBERT

Un pardessus marron ?... Non, il n'est venu personne depuis que vous êtes venu tout à l'heure.

LE CLIENT, *le regardant d'un air méfiant.*

Donnez-moi un café noir.

ALBERT

Tout de suite! (*Il va à la table du fond, essuie la table avec sa serviette. Il épie du coin de l'œil Yvonne et Philibert.*)

YVONNE, *au comptoir, à Philibert.*

Papa, j'ai quelque chose à te dire de très grave... viens tout près... Je n'ai jamais compris pourquoi ce garçon ne pouvait pas s'en aller d'ici.

PHILIBERT

Ce serait trop long à t'expliquer.

YVONNE, *nerveuse.*

Il faut qu'il s'en aille, tout de suite.

PHILIBERT

C'est que je vais te dire... j'ai des conventions spé-

ciales avec lui... S'il s'en va d'ici, il faut qu'il me donne une grosse somme...

YVONNE

Pourquoi ça?

PHILIBERT

Nous avons fait un traité.

YVONNE

Eh bien, papa, fais-lui grâce de cette somme.

PHILIBERT

Comme tu y vas!

YVONNE, *décidée.*

Papa, si ce garçon ne s'en va pas, c'est moi qui m'en irai...

PHILIBERT

Qu'est-ce que c'est que cette façon de parler à son père?... D'abord, tu n'es pas majeure.

YVONNE

Ce n'est pas ça qui m'empêcherait de m'en aller.

PHILIBERT

Écoute, je vais tout arranger avec lui... Au fond, toute cette histoire m'embête... je vois qu'il ne veut pas s'en aller, et je lui donne cinq mille francs par an... Je vais lui parler.

YVONNE

J'y compte bien. (*Albert s'est approché du comptoir. Il a pris la cafetière et s'apprête à se diriger vers le client. Philibert l'arrête au milieu de la scène.*)

PHILIBERT

Albert!

ALBERT

Qu'est-ce qu'il y a?

PHILIBERT

J'ai réfléchi. Je vous demandais deux cent mille francs pour vous laisser vous en aller, eh bien, si vous voulez seulement me rembourser les petits frais que j'ai faits pour M. Bigredon, vous pourrez quitter la maison sans indemnité.

ALBERT

Non!

PHILIBERT

Ce n'est pourtant pas moi qui peux payer ces frais.

ALBERT

Il ne s'agit pas de ça... On me proposerait de quitter la maison pour rien que je ne le ferais pas.

PHILIBERT

Ah! mais je vois ce que vous voulez...

LE CLIENT

Eh bien? Ce café?

ALBERT

Voilà! Voilà! (*Il se dirige vers le client. Philibert l'arrête.*)

PHILIBERT, *au client.*

Voilà! Voilà! (*Il retient Albert par le bras. A Albert.*) Je vois ce que vous voulez... que ce soit moi qui vous renvoie et qui vous donne les deux cent mille francs?

ALBERT, *sursautant, avec indignation.*

Jamais je ne prendrai cette somme... jamais je ne prendrai votre argent. Jamais je ne consentirai à dépouiller... (*Il regarde du côté d'Yvonne.*) votre famille... Mais je profite de ce qu'il vous est impossible de me renvoyer de cette maison que je ne peux quitter... J'ai éprouvé toutes sortes d'amertumes dans votre café (*Avec émotion.*) mais je l'aime, votre petit café... je ne peux pas m'en aller d'ici...

PHILIBERT, *allant au comptoir.*

C'est bien! c'est bien!

LE CLIENT

Eh bien, ce café? (*Albert va jusqu'au client et lui verse le café distraitement à côte de son verre, sur la table.*) Eh bien! Faites donc attention, nom d'un chien!

ALBERT

Oh! je vous demande pardon! Je vais essuyer ça. (*Il va dans le fond pour chercher une serviette.*)

LE CLIENT

Eh bien, vous pourriez me verser le café, en attendant. (*Albert va poser la cafetière dans le fond et revient avec sa serviette, essuie la table avec conviction, et plus longtemps qu'il ne faut.*)

PHILIBERT, *au comptoir, à Yvonne.*

Il ne veut pas s'en aller... Il profite de ce que j'ai un dédit à payer, deux cent mille francs, tu comprends... je ne peux pas lui payer cette somme.

YVONNE

Alors, c'est moi qui vais lui parler.

PHILIBERT

Tu ne réussiras pas.

YVONNE

Je crois que si. Appelle-le. (*Albert a été chercher la cafetière, il est revenu près du client et s'apprête à verser le café.*)

LE CLIENT, *levant le nez d'un journal.*

Enfin!

PHILIBERT

Albert! Venez par ici! (*Albert quitte le client précipitamment.*)

LE CLIENT

Eh bien, ce café?

PHILIBERT

Je vais vous verser, monsieur. (*Il prend la cafetière, mais il reste au milieu du café, la cafetière à la main, pendant l'entretien d'Yvonne et d'Albert.*)

YVONNE, *à Albert.*

C'est vrai, ce que dit mon père? Je ne puis le croire. Il paraît que, pour quitter la maison, vous voulez deux cent mille francs?

ALBERT

Je ne veux rien du tout... Je ne veux pas un sou de son argent. Jamais, pour rien au monde, je ne vous ferai tort d'un sou, à plus forte raison de deux cent mille francs... Je ne veux pas quitter cette maison.

YVONNE

Vous ne voulez pas quitter cette maison?

ALBERT, *intimidé.*

Eh bien, je ne sais pas... si c'était vous qui me le disiez... si cela vous faisait un énorme plaisir que je m'en aille?... ou même un petit plaisir?...

YVONNE

Rendez-moi le service de vous en aller!

ALBERT

Bien, mademoiselle... Bien! Je vais m'en aller!

YVONNE

Qu'est-ce que vous avez dans les yeux?

ALBERT

Rien! Rien du tout.

YVONNE

Si! Si! Vous avez quelque chose.

ALBERT

Eh bien, j'ai un peu d'émotion... (*Sanglotant.*) à cause de ce petit café... (*Sanglotant.*) Chaque fois, d'ailleurs, que je quitte une place, c'est comme ça... (*Sanglotant.*) mais ça va passer... ça va passer!

YVONNE

Albert!

ALBERT

Mademoiselle? (*Il se met à pleurer plus fort.*)

YVONNE

Monsieur Albert!

ALBERT

Yvonne! (*Se reprenant.*) Mademoiselle Yvonne!

YVONNE

Ça vous fait beaucoup de peine de quitter cette maison? (*Albert pousse un soupir.*) Une peine sincère? (*Albert pousse un soupir énorme.*) Ce n'est pas un caprice, un sentiment passager qui vous fait aimer ce petit café?... Ce n'est pas parce que vous avez éprouvé des déceptions du côté d'un grand restaurant?

ALBERT, *la regardant.*

Mademoiselle, j'ai toujours adoré ce petit café... je m'en rendais plus ou moins compte, mais je l'adorais malgré ses dédains, malgré sa dureté... et si j'ai été du côté des grands restaurants faciles, c'était pour m'étourdir, parce que ce petit café me semblait au-dessus de moi... Il était trop distingué... mademoiselle... trop divin!

YVONNE

Eh bien, monsieur Albert, puisque ce petit café vous tient tant à cœur... puisque c'est sérieux, puisque c'est sincère, ne quittez pas ce petit café.

LE CLIENT, *qui était resté le nez dans son journal, se lève à ce moment.*

Alors, il n'y a pas moyen?

PHILIBERT

Voilà! Voilà! (*Il s'approche d'Albert et d'Yvonne et pose la cafetière sur une table.*) Eh bien?

YVONNE

Eh bien, papa, il reste!

PHILIBERT

Tu vois, je vais l'avoir pendant vingt ans.

ALBERT

Oh! non, monsieur, pas vingt ans.

YVONNE

Pas vingt ans!...

PHILIBERT

Combien de temps, alors?... Vous avez transigé ? (*Albert regarde Yvonne.*)

YVONNE

Nous avons transigé... pour toute la vie... (*Albert s'apprête à lui baiser la main. Mais elle le regarde et lui tend la joue, puis elle va à son père. Pendant ce temps le client s'est approché doucement de la table, a pris la cafetière et l'emporte à sa table pour se verser lui-même son café.*)

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

S113.89
842.89 B52
a39001 008016027b
45181